

# SERAING, OUGRÉE, JEMEPPE au passé

Dépôt: Ougrée 1

Trimestriel: n°5 - 1994 100 F.

éd. resp. Luce Minet

4102 Seraing

*Avec l'appui de l'Administration communale de Seraing*

## *Souvenirs des années 30 – 50 : Fêtes de quartier, théâtre wallon, soins de santé (et vieux remèdes)*



Louis Lorany en 1928; acteur, directeur artistique,  
il créa à Seraing un théâtre en wallon de qualité (photo E. Lorany)



Au Théâtre des Familles, vers 1939-43. De gauche à droite: Mme Begon,  
M. Nollomont, Mme Dubois, M. Schoonbroodt (photo Mme Nollomont)



ÉVA LORANY  
LÉON CRAEFF  
Eva Lorany en 1945-46 (photo E. Lorany)

# Un petit mot d'introduction

Les dossiers sur la santé et sur le théâtre en wallon à Seraing ont suscité de nombreux témoignages qui ne peuvent tous trouver place dans un seul numéro.

Ces dossiers connaîtront une seconde partie dans la revue n°6 (avec entre autres les hôpitaux, la médecine du travail et l'antoinisme pour les soins de santé, les carrières d'Alphonse Nollomont et de Pervenche pour le théâtre en wallon).

Dans la prochaine revue n°6, les loisirs seront encore traités (SERAING-RADIO, LA SAINT-NICOLAS), ainsi que "LE TRAVAIL ET LES JEUNES" qui nous permettra d'évoquer la sidérurgie et les mines qui ont tant marqué la région. Nous comptons sur votre collaboration pour obtenir des documents ou des informations orales sur ces thèmes. Nous essayerons aussi de vous présenter la revue plus complètement et d'y inclure un index des articles et sujets publiés dans les six premiers numéros.

## Les fêtes de quartier

### TEMOIGNAGE DE Mme CALJON-GOB

#### La fête sur l'Abè

Un joyeux point d'orgue sur deux jours entiers de liesse: Pâques et la procession.

On s'en réjouissait des semaines à l'avance. Quelle joie lorsqu'on voyait arriver les premières "baraques" ! Chaque jour apportait du nouveau; aller faire un tour sur ce chantier, c'était déjà la fête. Celle de l'Abè était l'une des plus belles de Seraing; pour beaucoup, c'était la seule: *li fiesse à Sérè*. Il faut dire que la place de l'Abbaye, adossée à la digue de Meuse, se prêtait fort bien à l'harmonieux étalement des manèges, des baraques et des jeux. D'année en année, les habitués retrouvaient le même emplacement. L'espace compris entre la Chapelle et l'abattoir était réservé au carrousel à chaînes et surtout au grand, au magnifique "galopant": *li dj'vâs d' bwès*. Les autres: tourniquet pour les petits, "autoscotères" (comme nous le prononcions alors), et même poneys, balançoires, tir, etc. prenaient place le long de la digue. En face, côté rue, c'étaient les petits marchands avec leurs étals bâtis *so pàs so fotches* (de façon rudimentaire); ils proposaient des serpentins, des lance-parfum (simple tube pareil à celui du dentifrice, rempli de liquide qui n'avait de parfum que le nom), des chiques aussi... J'étais friande de maïs soufflé, les savoureux "strons d'colons" (il a fallu cinq ans de guerre et un débarquement pour qu'ils perdent leur nom fleurant notre Troque, maintenant, on dit "pop-corn", un nom qui n'a pour nous *ni cou ni tiësse*). L'inévitable marchand de ballons promenait son bâton coiffé d'une grappe multicolore, il vendait aussi de petits moulins qui tourniquaient au moindre vent. Un camelot, lanière autour du cou pour supporter son éventaire, offrait quelques jouets à la convoitise des enfants: minuscules poupées en celluloid, éventails en papier plissé collé sur deux lamelles de bois (en les écartant on faisait naître un petit arc-en-ciel), sacs de billes ou de perles voisinant avec des balles à élastique... bref, on trouvait là toutes les babioles à la mode en ce temps-là.

Quelques très petites loteries rivalisaient avec des jeux, dont l'un *abèye âs-oûs* où on pouvait gagner des oeufs cuits durs; il paraissait rentable malgré un matériel assez rudimentaire: une vieille chaise, une *banse* en osier pleine d'oeufs coiffée d'un petit tableau noir zébré de lignes à la craie. Là, de nombreux amateurs, adultes surtout, s'y pressaient. Je n'ai jamais su comment ça marchait, je n'y ai jamais joué, pas plus qu'à cet autre où il fallait, pour montrer sa force, mettre sur orbite une espèce de fer à repasser, une sonnerie saluait la victoire du costaud qui avait atteint le sommet.

Par contre, ce qui me plaisait bien, c'étaient les tombolas, en ai-je rapporté des coquetiers, des "postures" hautes en couleurs, des *camatches* de toutes sortes que j'étais fièrement sur l'étagère du buffet de cuisine, je les y oubliais au bout de quelques jours, une main mystérieuse en profitait pour les escamoter, je ne m'en inquiétais pas, à la prochaine fête, je referais le plein.

Dès mon plus jeune âge, mes parents et mes grands-parents m'ont emmenée sur l'Abè, j'ai fait mes premières armes sur le "Paradis des enfants" avec ses petits vélos, son train miniature et surtout ses mignons cochons roses. Je n'ai pas fait long feu sur ce manège réservé à mon âge car un autre, bien plus beau, bien plus grand, devint vite l'objet de tous mes désirs: le galopant dans toute sa splendeur, avec ses ornements en cuivre torsadé, brillants comme des soleils, avec ses peintures naïves incrustées de tessons de miroir, avec ses barquettes enluminées roulant de bâbord à tribord comme de vrais bateaux, et surtout, avec ses magnifiques coursiers, trois par rangée. Les chevaux montaient et

redescendaient l'un après l'autre au son d'une musique entraînante diffusée par un orgue de barbarie. Des cymbales et une grosse caisse marquaient allègrement la cadence. J'avais à peine trois ans quand, agrippée des deux mains à la poignée fichée dans la crinière, j'ai fait ma première chevauchée; pour plus de sécurité, mon papa avait pris place sur le cheval voisin, précaution superflue car la course se déroula au mieux. Ce fut le début d'une longue histoire d'amour entre le galopant et moi. Quand je le revois sur la foire ou en image au hasard d'un film, mon coeur fait toujours toc comme autrefois. Déjà grand-mère, j'y suis même remontée une fois, il fallait bien surveiller mes petits-enfants !

Mon cher grand-papa était toujours partant pour m'offrir des tours de galopant; installé à une table de la terrasse du café voisin, il me tenait à l'oeil tout en sirotant une petite goutte avec des amis *colèbeûs* à qui il vantait les exploits du "Surlèt", du "May'té" ou de son champion de "Clér". De temps en temps, il venait renouveler ma provision de cartes. Comblée, je galopais sans me lasser, je changeais souvent de monture, j'allais rarement dans une barquette, c'était trop calme. Plus d'une fois, grand-père a pris plaisir à raconter ce qu'il appelait "li fève dès 27 tours": "Ele aveût fait 27 toûrs èt quand djèl vola r'prinde, èle si mèta à brêre come ine âgne, èle ni volève nin dishinde". Je crois me souvenir que mon grand-papa, bien que toujours prêt à faire mes quatre volontés, ne m'a pas offert un 28e tour.

En grandissant, j'ai un peu délaissé les chevaux de bois, leur préférant les poneys vivants qui encensaient en trottant à la queue leu leu tout autour d'une piste parsemée de paille et de sciure.

Il y avait aussi les balançoires qui grinçaient toutes comme de vieilles girouettes; dans leurs barquettes, on pouvait monter seule, ou à deux, s'y asseoir ou rester debout pour les pousser toujours plus haut, quel plaisir et quelle frousse quand elles atteignaient l'horizontale !

La "Petite Suisse", nom bien pompeux pour un simple toboggan en bois; son décor blanc tacheté de bleu clair, censé représenter des montagnes enneigées, nous donnait l'illusion de glisser en traîneau (un vulgaire paillasson tout *disfrâgn'té*) sur une piste glacée. Pour ne pas atterrir sur la terre de la place, il fallait freiner des deux pieds. J'avais la douce manie de sortir mes talons de mes souliers pour mieux ralentir ma course, quels beaux trous à mes chaussettes j'ai récoltés là !

Sur les petites autos, c'est avec mon papa que j'ai fait les premiers tours, tous ces chocs ne me plaisaient pas tellement, ce n'est qu'après ma communion que j'en suis devenue une cliente assidue, toute ma fête se passait presque sur ce manège; casée tant bien que mal dans le baquet, mes longues jambes "racapotées" contre moi, genoux quasi sous le menton, je prenais un malin plaisir à *stroukî* les autres autos mais je n'aimais pas trop qu'on me rende la pareille, vu ma pose en mètre pliant, j'en sortais avec tant de bleus qu'il me fallait porter mes bas les plus épais, durant une semaine, pour cacher ces vilaines marbrures, ce qui ne m'empêchait pas de recommencer à la prochaine fête.

**Fêtes de quartier.**

Le 27 novembre 1968, le Conseil communal a adopté un nouveau calendrier fixant les différentes fêtes locales. Celles-ci sont aujourd'hui de moins en moins fréquentées par le public et en conséquence par les forains. Les redevances perçues du chef de l'établissement des métiers sur les places publiques donnent une idée nette de la désaffection du public pour ce genre de réjouissances. Ces redevances, perçues pour l'ensemble des fêtes étaient en 1948 de 234.682 francs. En 1958, elles étaient de 121.115 francs. En 1968, elles se montèrent seulement à 88.718 francs.

Voici le calendrier actuel des fêtes locales :

1. Petite fête de Lize : le 4<sup>e</sup> dimanche après Pâques.
2. Grande fête de Lize : le dimanche qui suit la Fête-Dieu.
3. 3<sup>e</sup> fête de Lize : le dernier dimanche de septembre.
4. Petite fête de l'Abbaye : le dimanche de Pâques.
5. Grande fête de l'Abbaye : le 1<sup>er</sup> dimanche du mois de septembre.
6. Grande fête du Pont : 15 jours avant Pâques.
7. Grande fête du Pont : 15 jours avant la fête de l'Abbaye du mois de septembre.
8. Grande fête du Val Saint-Lambert : le 3<sup>e</sup> dimanche du mois de juillet.
9. Petite fête des Biens-Communaux : 15 jours après Pâques.
10. Grande fête des Biens-Communaux : 15 jours après la grande fête de Lize.
11. Petite fête de la Chatqueue : le 3<sup>e</sup> dimanche après Pâques.
12. Grande fête de la Chatqueue : le 4<sup>e</sup> dimanche du mois de juillet.
13. 1<sup>re</sup> fête du Val Potet : le dimanche de la Trinité.
14. 2<sup>me</sup> fête du Val Potet : le dernier dimanche du mois d'août.
15. Fête du Bois de l'Abbaye : le dimanche qui suit l'Ascension.

« Les rues de Seraing » (premier complément) de J. François et R. Crine.  
Les dates des fêtes avant 1968 sont-elles différentes ?

Vers mes dix-onze ans, je reçus la permission d'aller sur l'Abè avec mes amies. Je viens seulement de me demander par quel miracle je l'avais obtenue, j'étais si couvée à la maison! Il est vrai qu'à cette époque les rues étaient moins encombrées: un petit tram vert, rue Ferrer (tiens, ça rime!), une ou deux charrettes, quelques vélos, peu ou pas d'autos qu'on regardait encore comme des curiosités, et puis, tout le monde se connaissait dans notre petit quartier; dans notre bande de filles, les grandes recevaient comme consigne de veiller sur les plus jeunes.

La mixité n'était pas encore dans l'air, filles et garçons faisaient plutôt bande à part mais ceux-ci prenaient parfois un malin plaisir à tirer les tresses, à jouer du lance-parfum, à nous poursuivre armés d'une petite balle à élastique qu'ils faisaient rebondir sur notre tête. Les filles s'égaillaient en poussant des cris aigus, au grand plaisir des facétieux; parmi eux, un Paul, gamin efflanqué,

béret vissé sur la tête, s'amusait comme un petit fou. Même que je l'ai vu une fois, la *hanète* serrée dans un drap blanc (coup de froid sur les amygdales ou torticolis ?), ce qui ne le gênait guère pour participer joyeusement à toutes ces *frâgnes-là*. Seul salut pour les filles, courir. La vengeance, plat qui, dit-on, se mange froid, viendrait un peu plus tard : à leur tour, elles les feraient courir.

La première fois où je suis allée seule à la fête, on avait rempli ma petite bourse de piécettes, j'étais contente, j'allais me payer tout ce que je voulais. Hélas ! impatiente de tout avoir, je me suis retrouvée *pleume-cou*, *so 'n-âmèn\_ di tins*. Seule solution, retourner à la maison. "Te r'voici déjà ?" fit mon papa tout étonné. "J'ai usé tout !" Désormais, chaque fois que je me ramenais chez moi, on disait: "Vo-l'-richal, èle a co usé tout. Elle ne dépense pas not' fille, elle use !" Et chacun de gratter le fond de son porte-monnaie pour regarnir le mien. Qu'ils étaient braves mes proches !

J'avais la permission d'aller sur tous les manèges, excepté sur un seul, le carrousel à chaînes, décrété trop dangereux. Depuis Adam et Eve, le fruit défendu est le plus attrayant; j'ai d'abord respecté la consigne mais l'envie était grande de goûter à ce grand parapluie, ses chaînes figuraient les baleines avec à leur bout un petit siège qu'elles emportaient dans le vide, à toute vitesse. Un jour, je n'ai plus résisté, prenant mon courage à deux mains, j'y suis montée, morte de peur; c'était si grisant, que sourde à la voix de ma conscience, j'ai récidivé. J'avoue que je me suis bien gardée de confesser ma faute aux miens, je n'ai pas voulu leur causer une frayeur rétrospective.

Pour ne rien perdre de la fête, j'en faisais tout le tour, j'allais d'un manège à l'autre avec, de temps en temps, une pause à la "baraque aux croustillons" où je m'offrais un grand cornet de ces délicieux beignets saupoudrés à foison de fin sucre qui te *spitait* au nez quand tu mordais dans ces friandises frites à point. Après, pour faire descendre le tout, j'allais passer un moment sur les balançoires voisines. Heureusement, j'ai toujours eu l'estomac bien accroché.

Certains manèges venaient moins régulièrement: le petit train avec une demi piste à l'air libre et l'autre dans un tunnel où têtes de mort, masques affreux et autre vieil *èskèlète* venaient vous donner le frisson. Le "papillon" dit aussi la "chenille", ses banquettes coincées entre deux ailes colorées se cachaient à mi-course sous sa capote rabattue, au grand bonheur de ceux qui ne venaient que pour ce moment-là où ils se risquaient à voler une petite "baise" à leur *binamêye*.

- Dis, pourquoi ce petit sourire en coin ? Parle pour toi hein "Mononke" ! Je t'assure que je n'y allais que pour les émotions très fortes: le roumdoudoum des roues cahotant sur les rails et surtout, la vitesse s'accélérait, la force irrésistible qui te faisait glisser de l'aile droite à la gauche où elle te plaquait, c'était le cas de le dire, comme un papillon épinglé, jusqu'à ce que le rapide manège ralentisse. Des années plus tard, j'ai appris que sans le savoir, je faisais de la physique et que j'expérimentais la force centrifuge (c'est beau l'instruction quand même !)

Parfois, un petit théâtre de marionnettes venait s'installer, sa petite scène carrée dominait cinq à six travées de vieux bancs pleins de *hètons*, d'où j'assistais béate aux aventures épiques qui me passionnaient toutes. Charlemagne (*Tchâle qu'èl-magne*, disait le montreur), Tchantchè, *lès cwate fis\_ Aymon*, Roland et son cor, *Tch'han - Pière-Nicolas-gayoûle*, Oger le Danois, la belle Esclarmonde n'avaient plus de secrets pour moi. Ces pièces, prémices de nos feuilletons télévisés, se jouaient à épisodes, si tu voulais connaître la suite, il fallait repasser à la caisse. J'y ai laissé bien des *d'mèy francs*, c'était le prix d'une séance.

En fin d'après-midi, chacun regagnait sa maison où le souper était servi, souvent partagé avec des parents ou des amis conviés pour l'occasion. Après, toute la famille s'en allait faire un tour sur l'*Abè* qui, la nuit tombée, prenait une tout autre apparence; les manèges et les jeux tout illuminés en faisaient un lieu un peu mystérieux presque magique. En déambulant à travers la place, on rencontrait des connaissances avec qui on *tapève ine pitite copène*. Avant de rentrer, nous allions souvent prendre un verre chez Albertain, coiffeur et cafetier du coin. J'avais droit ce jour-là à une gorgée de verjus, dont je suçais les raisins avec délectation (j'en ai encore chez moi mais le verjus de mon enfance était bien meilleur). Le 4 septembre, c'était la fête à grand-mère Rosalie, on profitait de cette sortie pour la *buskinter*, elle avait un petit faible pour l'élixir mais elle n'en prenait jamais plus d'un verre car un doigt lui suffisait *po èsse so l' houp' diguèt*. Toute la famille ne se privait pas de la *bal'ter*, mais elle prenait tout avec le sourire, elle n'avait pas le vin triste.

Fatigués, un peu *pèneûs*, la tête encore pleine des flonflons de la fête, on allait se coucher et rêver peut-être à tout ce qu'on venait de vivre. Plaisirs bien simples dira-t-on, mais ils nous faisaient si chaud au coeur !

Mes filles ont connu la fête sur l'*Abè* mais, à mon grand regret, je n'ai pas pu y conduire mes petits-enfants: la place a été emportée par la vague de démolitions qui a presque rayé notre Troque de la carte de Seraing.

Mais à Pâques et le premier dimanche de septembre, je vais fidèlement "faire un tour sur l'*Abè*" là, tout au fond de mes souvenirs.

Je me plais à croire que, quelque part dans le temps, dans une autre dimension, notre place est toujours là, avec son galopant magnifié par l'éclat de ses cuivres, de ses miroirs, de ses lumières. Au son d'une joyeuse rengaine, il entraîne sans fin une troupe de chevaux de bois dont le plus beau emporte en croupe une petite fille heureuse qui lorgne déjà vers les chaîne du carrousel interdit.

Pâques 1992

## TEMOIGNAGE DE MADAME STASSIN

### Au Biez du Moulin

Pour la procession à Ougrée, les gens mettaient aux fenêtres des dentelles, des bougeoirs et des Christs. On coupait des papiers fleurs pour les jeter. Quand la Vierge s'arrêtait, on avait peur, car ça annonçait un décès.

Pour la fête du Biez du Moulin, on jetait les boules (jeu de massacre), il y avait trois carrousels, dont un pour les petits. Il y avait un mât de Cocagne plein de savon. Je me souviens des courses à moto.

Je suis née rue Biez du Moulin, j'ai septante-huit ans; je suis restée surtout avec ma grand-père jusqu'à l'âge de quatorze ans. J'ai travaillé des années au Théâtre (Gymnase) dans les années 30.

Pour le beau cortège de l'*ohê dè djambon*, mon père était monté sur un cheval pour le mener; derrière, marchaient beaucoup de mineurs avec leur habit bleu, moi, j'ai été photographiée en mineur. Mon père était aussi en sarrau, avec casquette et foulard.

## SOUVENIRS DE LOUIS DEWARD (PREMIERE PARTIE)

### La fête au Biez du Moulin

Mes parents habitaient rue Biez du Moulin, 25 où je suis né en 1920 (la maison n'existe plus). Mon père provient de Nandrin et ma mère de Limont-Tavier. Toute la famille est venue habiter Ougrée parce que mon père a trouvé du travail par ici. Pour commencer, il se déplaçait à pied une fois par semaine de Nandrin jusqu'à la verrerie du Val. Puis, on a eu la chance de trouver une maison de quatre pièces; mes parents, mon frère, ma grand-mère, un oncle et moi dormions dans deux chambres. La "place" de devant était la plus "confortable", elle servait à recevoir les amis: un table et deux chaises, une armoire pas très belle.

Comme passe-temps, on avait les billes, le jeu de cache-cache et parfois une bonne distraction: les gamins de la rue du Ruisseau allaient du côté du terril (qui se trouvait à l'actuelle rue Bourdouxhe) et nous criaient: "Vochal Dèvillé". C'était le messenger; sur sa charrette tirée par un cheval, il était saoul chaque jour. Nous nous cachions alors derrière la Pompe-aux-ramons<sup>1</sup> et nous criions des "Ouh, ouh, ouh". Il a essayé une fois de nous courir après, mais il est presque tombé. Et quand il venait de notre côté, par le Biez du Moulin, nous prévenions les autres gamins, toujours à partir du terril.

Nous habitions en face d'un ancien forgeron, dont la forge était arrêtée, et qui avait bien septante ans à cette époque (certains de trente, quarante ans avaient l'air de vieux); à côté de chez Frisée, en face de chez moi, nous achetions des chiques à dix centimes.

Au Biez du Moulin, c'était la seule fête dans un endroit sans café, mais ce jour-là, on versait à boire dans presque toutes les maisons, surtout la goutte, et aussi de la bière et du café. Le jour de la fête, en général, le temps était bon, toutes les portes des pièces de devant étaient alors ouvertes. On voyait les gens boire du pèkèt, de la bière, des citronnés. Beaucoup d'hommes étaient saouls ! On pouvait entrer dans n'importe quelle maison et recevoir "de la goutte". A une fête, je me souviens que nous étions dans la "belle" pièce de devant, où mon père et mon oncle buvaient de la goutte et les femmes du café; des hommes que je ne connaissais pas sont entrés et ont demandé (en wallon): "N'y a-t-il pas moyen de boire une goutte ?" Ils ne sont pas restés très longtemps. Bien souvent, on ne payait rien.

Un homme, avec un petit tonneau d'alcool accroché à son dos, en vendait dans le même verre qu'on ne lavait pas.

Ce qui m'amusait bien, c'est lorsque mon parrain commençait à se remuer et mettait la bouche de travers pour parler à son voisin; un autre l'imitait et finalement tout le monde autour de la table; ensuite, mon parrain fermait un oeil, comme s'il était borgne, puis sa main tremblait comme chez les vieux et ainsi de suite. C'était un des jeux de société de l'époque, on n'avait pas grand-chose pour se distraire. Aussi un gramophone qu'on remontait, il y avait quatre ou cinq disques.

Le carrousel "galopant", avec les chevaux blancs aux longues crinières, avec ses deux diligences tournant dans tous les sens, était situé près de la Pompe-aux-ramons; peu avant: la baraque de tir, la baraque de loterie avec une grande roue qui tournait. Plus haut que la pompe se trouvait le carrousel pour les enfants (il y en avait parfois deux); le bonhomme faisait la musique à la main et poussait le carrousel; une fois, des gamins et moi l'avons poussé quelques

---

<sup>1</sup> Il s'agit d'une pompe de pierre soutenue par un soubassement formé de balais liés et assemblés. "Cette pompe avait un caractère symbolique. Elle représentait l'écrasement par l'industrie métallurgique de l'ancienne industrie locale des balais. La fabrication des balais de brindilles de bouleaux occupait au temps jadis bon nombre des habitants de notre commune. Elle était pratiquée par des artisans et des cultivateurs à qui l'hiver laissait des loisirs ou que l'hiver privait de ressources." (F. Dumont, *A Ougrée et Sclessin au temps jadis*, Liège, G. Thone, 1937, p. 109).

tours en nous mettant au milieu, nous étions fatigués; le bonhomme nous a laissés monter un petit temps, nous étions heureux...

C'est à l'actuelle rue Bourdouxhe que tournait le carrousel à chaînes; on se mettait derrière les filles et on les poussait. Les filles avaient peur et à l'arrêt du carrousel, vite, elles descendaient et ne voulaient plus y aller.

On mangeait de la glace chez Stas (devenu la boulangerie de la rue Biez du Moulin).

Le cercle "Lès Djoyeûs Hozês" jouaient des pièces chez Devillers, rue Nicolay; après la guerre, il s'est transformé en devenant "Les Joyeux Mexicains", ses membres portaient déjà le costume mexicain lors des cavalcades, démonstrations de gymnastique, etc. Ils jouaient alors chez Maisse (qui est devenu le centre Delbrouck).

## **SOUVENIRS DE G.H.**

### **Les fêtes d'Ougrée**

La fête d'Ougrée était celle de la gare: le personnel communal avait alors congé (je crois qu'elle avait lieu en septembre). Les manèges et baraques étaient placés à la gare, près de l'ancien passage à niveau, en face de la gare, le long de l'usine jusqu'à la rue Trasenster.

La plus belle était la fête du Biez du Moulin à la Pentecôte, qui se tenait aux alentours de la Pompe-aux-Ramons, rue du Ruisseau, "place" Bourdouxhe.

Le 15 août, c'était le Haut-Pré qui était en fête: à l'entrée de la rue du Home se trouvait le manège, l'attraction principale, le carrousel à chaînes se trouvait rue Denis.

Auparavant, aux Communaux, il y avait la "grande" et la "petite", au début de la rue du Centenaire (église Sainte-Thérèse), le scooter était dans la prairie, la fête se prolongeait jusqu'à l'école. La rue restait ouverte à la circulation qui se limitait aux trolleys et à quelques rares voitures.

Au Beau-Site, à l'endroit du rond-point avec la rue du Centenaire, une fête y a existé peu de temps. Il y avait peu de constructions à l'époque: au Beau-Site, et c'est tout; après la guerre, les baraquements sont arrivés.

Il ne faut pas oublier non plus la fête de Sclessin, place Ferrer.

Plusieurs familles de forains était d'Ougrée: Thonus qui avait un petit manège pour enfants, Leboutte qui avait un tir: tous deux rentraient leur "métier" rue Albert, quand la saison était terminée. Il y avait aussi Deflandre, Etienne, Hulster, Foulon. La famille Franck possédait un carrousel à chenilles Caterpillar (*l'orthographe des noms de famille n'est pas certaine, NDLR*).

La famille Engels, de Jemeppe, animait le Théâtre de marionnettes, le dernier théâtre, qui était parfois invité dans les écoles. Même les adolescents le fréquentaient pour s'amuser des réflexions faites moitié en wallon moitié en français.

J'habitais au Cornillon, j'étais plus concerné par la fête du Haut-Pré, pourtant plus petite. Pour animer les attractions, des orgues de barbarie jouaient des morceaux: le plus imposant était celui du carrousel à chenilles, qui donnait l'impression qu'un orchestre jouait avec de nombreux instruments.

Comme on n'avait pas tellement de distraction, on allait à la Chatqueue et aux autres fêtes d'Ougrée, même à Sclessin. Les dépenses étaient raisonnables, non comparables avec celles d'aujourd'hui à la foire. On pouvait bien s'amuser avec le dimanche qu'on recevait.

Ces fêtes ont disparu très progressivement. Puis, un jour, on n'a plus rien vu.

## **SOUVENIRS DE M. DILLMANN**

### **La fête à la Chatqueue**

Je suis venu au monde à la Chatqueue, j'y habitais. Dans tous les quartiers de Seraing, il y avait de grandes fêtes foraines, environ deux par an, la "grande" et la "petite".

La "petite" de la Chatqueue avait lieu vers mai-juin, elle était énorme, bien plus imposante que la "grande" de septembre ! Je ne sais pas pourquoi on les appelait ainsi; on voyait que la "grande" était plus petite, peut-être parce que les forains se trouvaient alors à d'autres fêtes, à Bruxelles ou Anvers, etc. ?

Il y avait des manèges et des loges foraines (pour les jeux) place de la Chatqueue, au carrefour de la rue du Fort et de la rue Michel Servet, tout le long de l'école du Sacré-Cœur rue du Fort, place de l'Eglise, avenue Libert, "place" Matteotti (au croisement des rues Maubeuge et Fontaine), presque toute la rue Fontaine depuis l'avenue des Champs jusqu'à la place de la Chatqueue.

On y voyait énormément de monde. Ce qui rencontrait beaucoup de succès et que je préférais, c'était le Théâtre de

marionnettes en wallon pour les enfants (et les grands !); il se trouvait dans une loge avec une cinquantaine de places, le long de l'école du Sacré-Cœur. Même les grands criaient quand Tchantchès se battait avec le traître. Un micro dans la loge était ouvert vers le public à l'extérieur et on lui faisait entendre l'ambiance de la salle pour l'attirer à la séance suivante. En général, le Théâtre était comble à chaque séance.

La fête avait lieu de tous côtés. On mangeait de la tarte à la maison, les voisins allaient les uns chez les autres. On s'en allait sur les auto-scooters (place de la Chatqueue), le galopant (au coin de la rue Matteotti, devenue rue Maubeuge), au carrousel à chaînes (au coin de la rue du Fort et de la rue Servet), au carrousel à chenille et des manèges pour enfants (place de l'église). Le monde se pressait à toutes les baraques foraines. Il venait des gens d'autre part, comme nous nous allions aussi à d'autres fêtes – la plus grande étant celle de l'Abè, ou du Val-Saint-Lambert. En ce temps, beaucoup de gens économisaient pour la fête, et certains n'économisaient que pour elle.

Les soldats du fort de Bonnelles allaient à la fête. Quand mon frère était soldat, il venait à la maison avec ses amis soldats pour la fête, on mangeait un morceau de tarte, ils dansaient dans la cuisine au son de la musique d'un gramophone (qu'on remontait) ou d'un pick-up.

Les salles de danse rencontraient plus de succès pendant les fêtes: le Tivoli place de la Chatqueue, chez Latour rue Chatqueue, et beaucoup plus haut dans la rue du Fort, à environ sept cents mètres du fort de Bonnelles, "la salle". On y dansait presque toutes les semaines et chaque salle avait ses habitués qui se rendaient rarement autre part. Les salles de danse étaient nombreuses à Seraing: l'Aurore, la Belote, chez Sadzo, le Beauséjour, le Jardin Perdu, le Vieux Liège dans le Molinay, etc.

Pendant la guerre, la fête a diminué et a repris en 45-46 pour s'éteindre doucement comme un feu qui meurt.

## **SOUVENIRS DE Mme LOUISE ZIANE**

### **La fête du pont**

La "petite" avait lieu à Pâques, et la "grande" le premier dimanche de septembre. Beaucoup disent le contraire. Ce jour-là, on étrennait ses souliers blancs et socquettes blanches (sinon on avait des bas qui remontaient jusqu'aux genoux), les hommes mettaient un chapeau de paille à Pâques, même s'il pleuvait. La "fête de Seraing" était celle de la place de l'Abbaye, alors que le "fête au pont" se tenait quinze jours plus tôt. La fête de l'Abè a sans doute pris son importance à cause des marchands de bestiaux qui la fréquentaient (l'abattoir se trouvait là). Comme mes parents étaient pauvres, je faisais le tour de la famille qui habitait rue Ferrer, place de l'Abbaye pour recevoir 25 ou 50 centimes pour la fête.

Aux fêtes, dès quatorze ans, je pouvais aller danser, j'avais la permission. On dansait chez Delhalle, rue Cheravoie du samedi au mardi, pendant la durée de la fête. Le mardi, c'était l'apothéose: les Olivettes. Dès 10 heures du matin, l'orchestre commençait et jouait jusqu'au début de l'après-midi. On quittait son travail ou on n'y allait pas. Certains ne dessaoulaient pas du dimanche au mardi soir. Il faut l'avoir vécu, personne ne croira jamais comme c'était amusant. A un moment, les filles devaient chercher les garçons pour danser; de temps en temps, on s'amusait au petit concours de tango. J'étais une fervente danseuse: il y a quelques années, je dansais encore quatre, cinq fois par mois, et maintenant, plus qu'une fois par mois.

J'aimais bien le carrousel à chaîne de l'Abè parce qu'il volait au-dessus de la Meuse. On épargnait toute l'année pour cette fête. On n'était pas autant attiré par la fête au pont. Ce n'était pas pareil, il y avait plus de danger: les trams passaient, il y avait plus de mouvement tandis que la place de l'Abbaye était sans rien, les parents n'avaient pas peur de laisser les enfants tout seuls. Il y avait plus de monde.

J'habitais rue Ferrer, près de l'église protestante. Certains mettaient des tables à la porte et vendaient leur goutte de *pèkèt* aux passants pour gagner quelques francs.

Aujourd'hui, à Pâques, j'y pense encore...

## **SOUVENIRS DE M. BIGAZZI**

### **La fête du Val**

En 1928-29 et après, je me rappelle que les loges et les manèges étaient installés devant l'entrée des Cristalleries et s'étendaient jusqu'à la Meuse. On dansait dans la cour du Val. Des jeux étaient organisés: des courses dans les sacs, des pièces d'argent qu'il fallait récupérer dans une bassine d'eau, des courses avec une cuiller en bouche, etc. La fête avait lieu une fois par an, au mois de juillet. Les travailleurs du Val avaient congé pour la fête. Beaucoup de gens de Flémalle et de tous côtés traversaient le pont en payant 5 centimes au début (25 centimes plus tard) pour participer à la fête.

## SOUVENIRS DE G.O.

### La fête de la Vecquée

Il y avait des manèges et des baraques aux Biens Communaux, à la Chatqueue, à Lize, au pont de Seraing, mais la fête de Seraing était la fête à la place de l'Abbaye; le Val, c'était trop loin pour nous. On avait congé quand il y avait fête (à l'école technique, le congé était attribué pendant la fête aux Communaux). J'aimais bien la chenille (ou papillon) parce qu'une toile se refermait sur nous: c'était bien quand on était avec une fille. J'aimais également les autos tamponneuses et le tir à la carabine. A la baraque de tir tenue par un couple de personnes âgées, on recevait six plombs pour 1F, et quand on atteignait deux fois le centre de la cible, on avait droit à 5 F; quand je n'avais plus de sous, j'allais tirer.

Dans les jeux, je me souviens des petits chevaux placés sur un tapis en pente qui vibrait; les chevaux étaient numérotés et le premier arrivé gagnait une boîte de pralines ou de bonbons. A une foire de Lize, j'en ai gagné six et je les ai distribuées à des copines, sauf deux que j'ai gardées pour moi.

Un autre jeu avec plusieurs personnes: des petits avions avec une bombe en dessous tournaient; quand on appuyait sur un bouton, l'avion lâchait la bombe qui tombait sur un numéro; le plus haut numéro gagnait.

La fête de mon quartier, à la Vecquée, avait lieu le 15 août; elle était appelée *li'fîesse sins baraque*, car on y voyait rarement des forains. Mais de nombreux jeux étaient organisés, principalement pour les adultes: des courses à pied, des courses à trottinette place des Stappes, des courses cyclistes, des courses dans les sacs. Et encore d'autres jeux. Couper la tête de l'oie: une corde était tendue entre deux piquets, et quelque chose pendait; on bandait les yeux des concurrents et on leur donnait une cisaille pour qu'ils coupent le fil tenant l'objet, dans un certain laps de temps; certains portaient dans une autre direction...

Des vélos tiraient un sabot contenant une bille; il ne fallait pas perdre la bille; parfois, le sabot se retournait, il fallait s'arrêter, le remettre droit et repartir. Un autre jeu: on enfilait des coquilles d'oeufs vides sur une corde et on la tendait entre deux maisons, à l'étage; à terre, on mettait une planche sur un bois, un sabot plein d'eau à une extrémité: le joueur devait taper sur la planche pour que le sabot s'élève dans l'air et casse des coquilles. Souvent il était arrosé! Le gagnant était celui qui avait cassé le plus de coquilles.

On étalait aussi des coquilles d'oeufs à terre, et il fallait les écraser avec la roue arrière du vélo. Un jeu qui m'amusait était la course avec en bouche une cuillère contenant une bille: la bille ne pouvait pas tomber, sinon il fallait s'arrêter et la remettre en place.

Le jeu que nous préférions: une corde était tendue entre deux piquets, une pomme enrobée de sirop pendait; les concurrents ayant les mains attachées dans le dos devaient manger la pomme. Leur figure était arrangée ! Ensuite, ils devaient souffler dans des plumes pour récupérer des pièces de monnaies. Les plumes collaient partout !

Pour grimper sur le mât de Cocagne enduit de savon, les concurrents mettaient des cendrées sur les mains; quand ils montaient, ils prenaient le savon et le plaquaient sur eux, pour le remettre lors de la descente et gêner ainsi le suivant. Parfois un lot était placé au sommet, parfois c'était des étiquettes où il était inscrit ce qu'on gagnait.

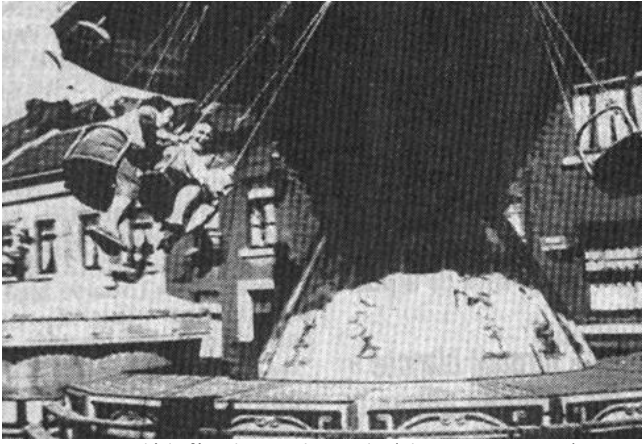
---

#### AUX ABONNES:

*La revue est envoyée aux abonnés dès qu'elle est imprimée. Si vous lisez dans la presse qu'elle est parue et si vous ne l'avez pas encore reçue, prévenez-nous le plus rapidement possible. Merci.*

---





Carrousel à la fête du Biez-du-Moulin (photo Mme Stassin)



Maison fleurie au Biez-du-Moulin  
(photo Mme Stassin)



Jeux à la mare aux Joncs



Dans la maison



Place des Stappes, à l'arrière, la baraque pour les marionnettes



Jeunes à Esneux

(4 dernières photos de G.O. datant de la fin des années 30)

# Quelques distractions: la Maison du Peuple, les "Loisirs", etc.

**MME J.L. ET M. MOREAU:**

**La Maison du Peuple de Seraing**

**J.L.:** Mon père était placeur, il vendait les tickets avec les places numérotées. Comment la Maison du Peuple s'est créée en 1916 ? Avant, tous les militants socialistes se réunissaient à l'ancien Théâtre de Seraing qui était loué. Pour avoir leur propre local, les militants se sont cotisés: ils ont acheté des "briques" à 5 F (alors que la plupart gagnaient 30 F/semaine !).

La Maison du Peuple comprenait un grand café pour le délassement des travailleurs, une bibliothèque, un sersano (le pendant de la Croix-Rouge pour les socialistes), un bureau de location pour le théâtre et le cinéma, un bureau pour le syndicat, un autre pour la mutuelle, le vestiaire, une petite boutique avec de la pâtisserie et des confiseries, un grand hall (le Foyer) dans lequel les pensionnés socialistes se réunissaient chaque semaine; puis, la grande salle pour les spectacles et les réunions politiques (meetings, etc.).

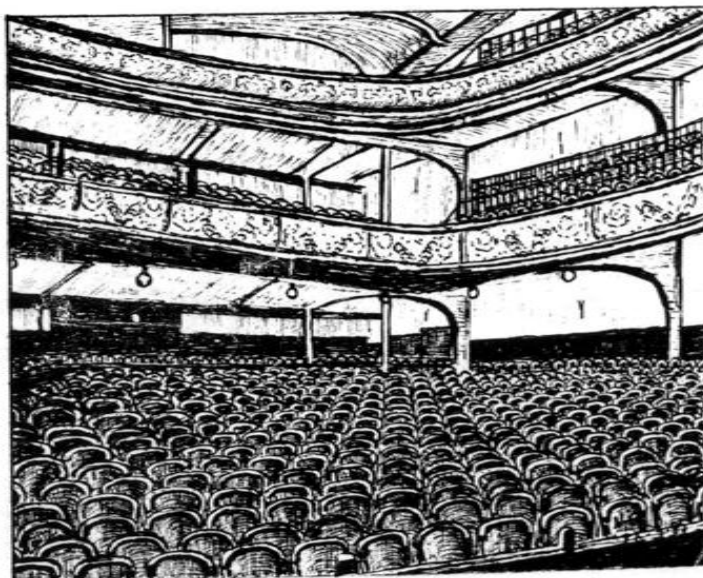
Les activités étaient nombreuses: cinéma, théâtre en français et en wallon, fête de gymnastique, carnaval, bal, etc.

Le spectacle régulier commençait à 19 h et se terminait vers 23 h 30:

- d'abord l'orchestre jouait de la grande musique;
- le premier film était projeté (je me souviens encore des films muets);
- entracte de 20 à 25 minutes;
- une attraction d'une demi-heure environ (un magicien, des acrobates des chanteurs, etc.);
- le deuxième film.

On y a joué *La Traviata*, des opérettes et opéras; je suis allée onze fois écouter M. Morisson chanter *Le pays du sourire* !

A dix-huit, dix-neuf ans, j'ai organisé un bal de carnaval dont toute la recette était destinée à financer les vacances d'enfants nécessiteux.



La Maison du Peuple de Seraing (dessin de M. Mollomont, d'après *Les rues de Seraing* de Pirson et Douman)

**M. Moreau:** Mon père était machiniste à la Maison du Peuple, rue Morchamps et je me souviens bien de la salle de spectacle, des loges en dessous, la salle de projection, le bar, etc. Le dernier directeur a été M. Deval. M. Cerfontaine était en quelque sorte le directeur artistique et aussi le chef d'orchestre; l'orchestre comptait une trentaine de musiciens qui animaient les soirées, les bals...; une partie de l'orchestre jouait dans le foyer pour les pensionnés.

L'acoustique était excellente. C'était la réplique du Forum. Il y avait place pour environ un millier de personnes.

Je me rappelle qu'une fois, des éléphants sont entrés par la rue R. Strivay (ancienne rue du Coq) et sont montés sur la scène. On avait ajouté des madriers sous la scène pour la renforcer.

Mon père m'a raconté y avoir vu le fameux magicien Houdini. Dans les attractions, je me rappelle de l'homme sans bras qui, sur scène, a peint un tableau avec les pieds, et des Chinois qui jonglaient avec des baguettes.

J.L.: La salle se détériorait par le toit; finalement, on a détruit la Maison du Peuple vers 1964 pour la remplacer par le Foyer Culturel qui n'est pas comparable par son architecture !

## LES LOISIRS

J.L.: J'allais à la Maison des Loisirs, près de l'abattoir de Seraing. Ça me rappelle une anecdote. J'ai assisté à l'inauguration de la Maison des Loisirs de l'Ouvrier (j'étais à l'école moyenne). Au retour, ma mère m'a demandé: "Alors, tu as vu la Reine?", et j'ai répondu: "Je n'ai vu que des poils et de la fourrure !" Là, il y avait de la gymnastique, du football, du tennis, du cinéma, une bibliothèque qui était tenue par l'instituteur M. Dounan: il nous donnait des livres à lire et nous les résumions devant les autres; grâce à cette préparation, j'ai été une conférencière pendant quinze ans. Je n'ai joué qu'une seule fois au tennis, c'était avec la fille de M. Cerfontaine: je lui ai envoyé une balle violente dans le visage et elle a eu un oeil au beurre noir!

En revenant, je jouais sur la place de l'Abè avec les garçons au football, à la balle pelote, etc.: j'étais un garçon manqué!

Avec d'autres garçons de mon quartier, je me battais contre la bande de Lize. Dans la rue Colson se trouvait ce que nous appelions le trou Godbille, où on fabriquait des briques (la première maison de la rue de la Concorde a été construite avec ces briques). On se lançait de petits bouts de briques et parfois, on cassait des carreaux.

Au Théâtre des Familles, on jouait des pièces en wallon. M. Lorany et sa fille l'ont repris et ont formé une troupe avec M. Nollomont, etc.

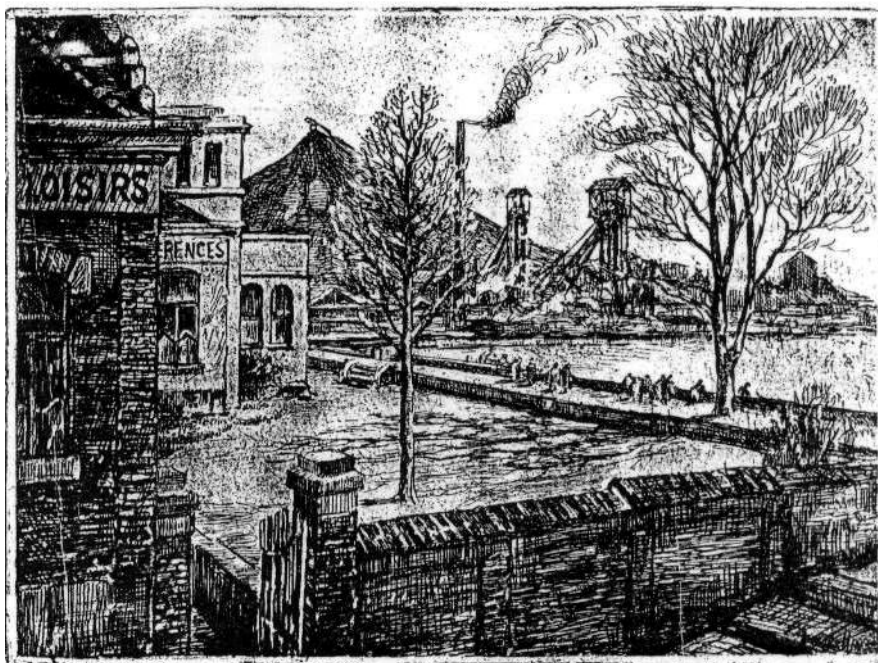
Il y avait deux fêtes par an dans chaque quartier. Pour recevoir un billet pour un tour gratuit sur le carrousel

galopant, on frottait les barres de cuivre avec nos petits tabliers. Mais au retour, on avait aussi droit à la fessée pour avoir sali le tablier !

Mon oncle Raymond et mon oncle Joseph m'ont entouré sur le carrousel à chaînes, place de l'Abè, et ils ont tellement tourné la chaîne que j'ai été envoyée dans le pré à côté de l'abattoir. Ils ont eu peur, pendant que je riais de plaisir !

Il y avait un théâtre de marionnettes rue Ferrer, près de la Coopérative. C'est un Liégeois avec une voix gutturale qui animait les marionnettes. Un jour qu'on était à cinq de la famille dans la salle, arrivent une belle grande marionnette et derrière, une autre avec une arme pour attaquer la première; mon oncle Joseph prend sa galoche et paf sur la marionnette ! Nous avons été mis à la porte, tous les cinq !

Quand on voulait nager, on montait rue de la Boverie jusqu'au ruisseau, et on plongeait dans la *gofe* (petit barrage):



"La Maison des Loisirs de l'Ouvrier", quai de Marihaye, dessin de J. Delfosse (document J.L.)

l'eau était parfois gluante, sale. Quand on avait terminé, on le démolissait et les gens d'en bas qui recevaient toute l'eau étaient furieux. Un jour, mon oncle m'a emmené nager dans le vivier de la ferme Wera (qui est devenue plus tard un centre de pensionnés), j'en suis sortie sale !

Il faut dire que les hommes pêchaient souvent près des bouches d'égout ou à la sortie de l'abattoir.

**M. Moreau:** J'habitais rue de la Boverie et je faisais partie de la bande de Lize qui se réunissait pendant toutes les vacances à la briqueterie. On provoquait les autres bandes et on se battait à coups de pierre. J'avais un bouclier qui provenait d'une caisse en bois servant de couvercle au bassin ovale où trempait le linge à lessiver. Une fois, on a capturé un de la Troque; on est allé près de la ferme de Lize, on l'a pendu par les mains et on est parti...

Le jour des poubelles, à six ou huit gosses, on descendait une rue et on mélangeait toutes les poubelles. Rue de l'Echelle, le premier sonnait à la première maison, le deuxième à la maison suivante et ainsi de suite, tous les gens sortaient furieux contre nous. Mais on ne cassait rien volontairement, il n'y avait aucun vandalisme.

Juste après la guerre, avec trois, quatre copains, on a fondé la Jeunesse Routière Sérésienne. Moi, j'avais un vieux vélo rafistolé et on avait pris l'habitude de partir en randonnée; puis, on a décidé de former un club. Pour gagner de l'argent, on a loué une charrette à main et on prenait du charbon à Colard pour le livrer à domicile: on recevait 20 à 25 F pour le transport. J'ai peint des corniches, etc. L'argent était placé dans une boîte, sans distinction.

On a acheté quatre nouveaux vélos rue Smeets, un uniforme (pantalon de popeline, chemise claire, ceinturon...), du matériel de camping au stock américain et on circulé jusque Lille.

Puis, on a eu des Vespa. J'en ai acheté une d'occasion que je réparais sur la table dans la maison. On se réunissait le samedi soir au-dessus de la petite chapelle Sainte-Rita, rue des Pierres. On faisait le tour des fêtes de village et on avait ainsi un circuit qu'on recommençait l'année suivante; on campait le samedi soir n'importe où, il suffisait de demander à un fermier. On était bien accueilli partout.

## **SOUVENIRS DE G.O.**

(première partie)

Je suis né le 2 février 1923. Ma mère était une "pure" Sérésienne, mon père était Français; il est venu à Seraing vers 1910 et s'est marié en 1912. Orphelin de père, il a d'abord boulinguqué à travers la France et a fait un peu de tout. Ici, il a d'abord travaillé dans la mine de Marihay et pendant la guerre de 14-18, à l'usine Ougrée-Marihay jusqu'à la fin de sa carrière; il est décédé en 1948.

Mon père me parlait en wallon, avec un drôle d'accent, et mon frère et moi, on lui répondait en français; on habitait rue Forêt.

Nous les jeunes, on se battait contre ceux de la Chatqueue. On possédait des lance-pierres avec des munitions, souvent des billes en terre cuite ou des pierres (quand on les utilisait entre nous, on s'envoyait alors des boules blanches qu'on trouvait sur des arbustes et qui ne faisaient pas mal, ça piquait sur la figure). On jouait au football place des Stappes et sur cette même place, on allait voir les marionnettes de Pierre Wislet. Avant de commencer une séance, il jouait du tambour (parfois, c'était un gamin qui jouait et avait droit à une séance gratuite). En 1940, nous étions des adolescents, mais on y allait encore !

On s'amusait en bande, dans les bois, au cinéma, simplement, avec moins que maintenant; après avoir vu un film de cape et d'épée, on avait tous des épées (avec une louche du côté de la poignée pour se protéger la main); après un film de Tarzan, on accrochait des pneus de vélo dans les arbres et on se lançait comme notre héros. On fabriquait tout nous-mêmes, souvent avec des branches de noisetier. Un petit tram passait à la Vecquée, qu'on appelait le "tram à carbure", il chargeait à la Vecquée et quand il démarrait, de grosses escarbilles volaient, mettant le feu à "notre" bois ! On courait alors avec l'agent de police éteindre le feu.

Aujourd'hui, on paie des milliers de francs pour des jouets, pourtant j'ai observé mon petit-fils s'amuser avec une baguette !

On prenait de l'argile qu'on plaquait sur le bouton de la sonnette; ça sonnait tout le temps, les gens ne voyaient pas immédiatement ce qui se passait, puis ils devaient nettoyer toute la sonnette. Encore une autre plaisanterie: lorsque le soir tombait, on plaçait une punaise dans la fenêtre, on y attachait un fil avec un bouton enfilé qui coulissait; le bouton frappait la fenêtre, et les habitants sortaient, croyant que quelqu'un voulait entrer; aussitôt que la porte était refermée, on recommençait!

J'ai fréquenté l'école gardienne à la Vecquée, puis l'école communale aux Biens Communaux où les garçons et les filles étaient séparés par une cloison en planches (et dans la cour, par un mur). Mais c'étaient les filles qui me

perdaient, je sortais avec elles, au lieu de poursuivre les études... Ainsi, à l'école technique provinciale, où le dîner était gratuit, on écrivait à la cantine des billets qu'on échangeait avec les petites amies que l'on croisait en rentrant de l'école. Je me souviens d'un copain qui imitait bien les signatures des professeurs pour annuler les mauvais points qu'il recevait; mais il a été pris car il avait écrit "anulé" avec un seul n ! Un jour, on a fait grève, je ne sais plus pour quelle raison, j'étais fort jeune; la barrière a été fermée et nous étions tous rassemblés devant l'école lorsque les gendarmes à cheval ont voulu passer. Ils n'osaient pas charger mais ils nous poussaient. Le directeur obligeait certains élèves à entrer, mais ils ressortaient par un autre côté. C'était à l'époque des grèves de 1936.

Pendant la même grève, deux accordéonistes jouaient le soir sur un petit terrain vague pour soutenir le moral des grévistes, et puis d'autres personnes chantaient...

Après avoir étudié le métier de tourneur à l'école technique, je n'ai pas trouvé de travail parce que j'avais encore la nationalité française. Mon beau-frère m'a pris comme plombier, mais comme je voulais toujours étudier, j'ai suivi les cours du soir aux Aumôniers du Travail pour devenir ajusteur.

Entre nous, on ne parlait que le wallon mais on s'exprimait en français avec les filles. J'aimais bien me rapprocher des mineurs réunis pour les écouter parler; l'un d'eux avec une longue pipe se levait pour prendre la parole, puis il se cassait, et un autre se redressait. On s'entendait bien avec les personnes âgées, on blaguait, on parlait...

Les colombophiles étaient nombreux. Je ne sais pas pourquoi j'aimais les oeufs de pigeon et j'en demandais à "Cornil"; j'en recevais souvent six que ma mère cuisait pour moi.

### **Les réfugiés espagnols**

De jeunes réfugiés de la guerre d'Espagne sont arrivés en 1938 et sont restés environ un an. Je me souviens que trois étaient hébergés par Julien Lahaut, un chez moi et un chez ma soeur; ils sont repartis à la mobilisation. Celui qui est venu chez moi marchait avec difficulté; on s'est inquiété de son état: il avait des souliers trop petits ! Les Espagnols se regroupaient et on sortait tous ensemble, j'ai appris avec eux quelques mots d'espagnol. On allait souvent au cinéma communiste: eux ne payaient pas. Ils ont fréquenté l'école communale et appris un peu le français. Après leur départ en 1939, ils ont écrit régulièrement. Vers 1951-52, celui qui avait logé chez nous est revenu en "vacances" chez ma soeur, il ne voulait plus retourner dans son pays, envisageant même de faire une demande pour être réfugié politique; mais c'était un mineur et il a été embauché à Colard; il s'est marié par procuration avec sa fiancée, une infirmière espagnole; celle-ci s'est installée à Seraing mais elle a dû recommencer ses études parce que son diplôme n'était pas valable ici; elle a été ensuite infirmière à l'hôpital Cockerill, à Ougrée et au CHU.

Ils habitaient dans un appartement situé dans la même maison que le logement de ma soeur. Mon ami espagnol est devenu porion; il est le dernier à être remonté lors de la fermeture de Colard, il a donné à ma soeur la sonnette et sa lampe à gaz. Il est décédé en 1987.

### **SOUVENIRS DE DOROTHEE GUILLAUME**

En 1942, mes parents habitaient rue Albert I<sup>er</sup> à Jemeppe, où je suis née. Avec cinq jeunes couples du voisinage, ils ont formé pendant des années une joyeuse bande d'amis inséparables. Ils se réunissaient chez l'un ou bien chez l'autre, par roulement, chacun arrivait avec de quoi manger et boire et commençait à chanter et faire le fou. Il y en avait une qui riait tellement qu'elle faisait pipi dans sa culotte. Ils s'entendaient comme frères et soeurs, honnêtement, et il n'y eut jamais de problème entre hommes et femmes.

Mon père se déguisait en femme de Charlot et son ami en Charlot, sa femme les maquillait et a parfois dû employer du Vim pour arriver à le démaquiller. Parfois, ils imitaient les Allemands en se mettant des poireaux sur la tête et une patate dans la bouche. Puis, un copain jouait de l'accordéon, toujours le même air, *La romance de Paris*. Parfois la soirée se terminait au petit matin et ils dansaient tous au son de l'accordéon et au grand dam de certains voisins plus âgés qui n'appréciaient pas trop la fougue de la jeunesse.

Ils allaient souvent les uns chez les autres pendant la journée, ce n'était pas nécessaire d'être invité, on entrait chez l'autre comme chez soi, c'était naturel, mais on ne restait jamais longtemps. Les hommes bricolaient. Ensemble, ils ont fait un lampadaire, une machine à laver avec un pédalier de vélo pour engrenage. Mon père était un constructeur génial; plus tard, il a monté des machines pour la confiserie SOLUS, rue des Fanfares.

Ma mère m'a raconté qu'à l'époque des robots, on allait tous dans une maison amie nous réfugier en cas d'alerte, on descendait dans la cave qui était bien étançonnée et pourvue de matelas de paille. Les hommes ont défriché ensemble un coin de terre qu'ils surveillaient de nuit quand les patates étaient bonnes à récolter. Personne ne nous a jamais rien volé... sauf un gros chat, qui a été mangé.

Pour se procurer du coke, des gens de la rue se rassemblaient en dessous des benes suspendues qui transportaient le coke de l'Espérance à Seraing. Avec un grand bois, ils frappaient les bacs qui se retournaient, le coke

encore chaud tombait; parfois les sacs se mettaient à brûler sur le chemin du retour. Les femmes faisaient le guet mais les gardes chargés de contrôler le parcours de l'aérien préféraient ne pas les voir, après qu'un homme, une "grande gueule" les eut menacés.

Quand il avait beaucoup neigé, on partait tous avec des luges sur une pente près de chez nous: au "Parapluie", à la limite de Flémalle.

A la Libération, mes parents et leurs amis ont dansé trois jours. Une copine de ma mère n'avait plus de pointes à ses souliers, à force de danser. Pendant un an, ou peut-être plus, ils n'ont pas raté les bals de quartier, pendant que je restais avec ma grand-mère (voir les photos p.18).

On allait au cinéma, il y en avait trois à Jemeppe. Une rangée entière était retenue pour la "bande à Bouboule". Les adultes lançaient des commentaires à voix haute pendant le film, et en sortant, imitaient ce qu'ils venaient de voir. Je me souviens de rires et joie de vivre, jamais de bagarre. Nous les petites, on dormait en marchant pour rentrer. Je demandais à mon père de me porter. Un soir, tout le monde est retourné chez les amis de mes parents; au jardin, avec une lampe de poche, ils ont coupé de la salade, les femmes ont pelé les patates et cuit des frites pour toute la bande. En été, le dimanche, on se retrouvait dans une prairie le long de la Meuse, au "Riz de mer".

Mes parents avaient une petite auto: la Cacahuète, ou pou de la route. On s'y entassait comme on pouvait. La coiffeuse et son mari avaient une moto et un side-car pour le chien. Mon père avait reçu sa voiture en remerciement d'une réparation quelconque, il l'avait complètement démontée, le moteur était parfois sur la table de cuisine de ma mère, qui n'était pas contente car elle nettoyait souvent. Les copains ont aidé mon père à remettre la voiture en état. Un dimanche, on est parti à la Baraque Fraiture chez des parents, c'était toute une expédition. Mon père a dit un moment: "Qui est-ce cisse biësse-là qui piède si rowe ?" C'était lui. Résultat, on est rentré en train.

Dans les années 50, mes parents ont déménagé à Sclessin pour ouvrir un magasin d'appareils ménagers. La maison était très accueillante. Dès 7 heures du matin, quand je me levais pour aller à l'école, je trouvais déjà des gens attablés devant une tasse de café. Un jour qu'il neigeait très fort, un inconnu a demandé à ma mère de pouvoir aller à la toilette, là-dessus café, cigarettes, il a mangé dix tartines de sirop et comme il avait l'air très démuni, ma mère lui a donné des habits et une farde de cigarettes qu'il s'est empressé de revendre au café du coin pour avoir à boire ! Cela n'empêchait pas ma mère de continuer toujours à offrir l'hospitalité. Elle est morte d'un cancer en 1976; son amie de Jemeppe a été très gentille avec elle et s'en est occupée comme une soeur.

Cette ambiance conviviale m'a marquée, j'en ai gardé la mentalité d'aimer recevoir les amis, même à l'improviste. Mon mari et moi faisons partie d'un club sportif depuis plus de vingt-cinq ans et on est toujours prêt à organiser les soirées et les soupers. Je suis souvent déçue, car l'époque actuelle n'est plus la naïve *romance de Paris* de l'époque de mes parents, alors je pousse un grand coup de gueule, et c'est reparti pour un tour !

Merci à mes parents de m'avoir légué ce formidable amour de la vie.

---

#### **LA FONTE EN WALLONIE. LES CROIX DE NOS AIEUX.**

Ouvrage collectif réalisé par le *Séminaire des Arts et Traditions populaires de Wallonie (7e volume de la collection "Héritages de Wallonie" du Ministère de la Région Wallonne)*

Liège, Editions du Perron, 1992. Un volume de 222 pages, format 21 X 24,5 cm, 20 photos couleur, 31 photos noir et blanc, 341 dessins et des documents divers, 2 cartes, et une bibliographie.

Prix de vente: 790 francs + 70 francs de port (compte n°659-2382703-27 des Arts et Traditions Populaires de Wallonie, 26, Haie des Moges, 4120 Neupré).

**N.B. Les auteurs font circuler un questionnaire sur les fonderies et les fondeurs. Si vous avez travaillé ou vu travailler dans une fonderie, ayez l'amabilité de leur demander le questionnaire pour le remplir (écrire à l'adresse ci-dessus ou téléphoner au 041-714770).**

---

#### **QUI VEUT JOUER AVEC NOUS ?**

*La Compagnie du Pain Perdu prépare un spectacle confrontant avec humour la vie quotidienne actuelle et celle d'avant-guerre. Nous avons besoin pour une scène de quelques personnes ayant dépassé la soixantaine ainsi que de plusieurs jeunes de douze à vingt ans, garçons de préférence. Aucune expérience des planches n'est indispensable, le plaisir de communiquer suffit.*

*Le "Pain Perdu" émane d'un groupement de consommateurs sérésiens; il est composé d'amateurs, il a bénéficié de la complicité du Théâtre de la Renaissance pour son premier spectacle (Ça mijote, qui tourne toujours, ça va, merci) et il en ira de même pour le second.*

*Un stage encadré par le Théâtre de la Renaissance est envisagé pour les jeunes désireux de participer au spectacle.*



Danse à la Libération, rue Albert 1er, à Jemeppe  
(photo Mme Guillaume)



Les amis s'amuse dans la rue Albert 1er, à Jemeppe  
ou les uns chez les autres (photos Mme Guillaume)



Seraing Rue du Papillon. La Maison du Peuple  
Entrée de la Maison du Peuple de Seraing – date ?  
(doc. Nollomont)



# Le théâtre en wallon de Seraing

## Première partie

*Le théâtre en wallon a connu une grande vogue dans les années 30 et 40. Il a pris une forme quasi-professionnelle au sein du Théâtre des Familles, sous la direction artistique de Louis Lorany qui a encadré d'excellents acteurs. Dans cette première partie, les carrières de Louis et Eva Lorany, d'Alphonse Schoonbroodt sont évoquées plus en détail. Dans la seconde partie, Alphonse Nollomont, Pervenche et d'autres seront à l'honneur (revue n°6).*

### SOUVENIRS D'EVA LORANY

#### A la mémoire de mon père Louis Lorany

Dans les articles, on ne prononce pas le nom de mon père qui a pourtant fondé le théâtre en wallon à Seraing. Jusqu'alors, il n'existait que des cercles dramatiques amateurs, de portée plus locale.

Dans sa jeunesse, mon père avait été premier tailleur de verre aux Cristalleries du Val-Saint-Lambert. Il a commencé comme chanteur amateur; il avait une voix de baryton.

En 1926, il a été engagé au Trianon où il a joué pendant dix années mais vers 1933, il a pris en charge la régie d'un théâtre qui était tenu par M. Crassair à la salle de la Concorde, rue du Chêne. C'était une salle de gymnastique fréquentée par le cercle "La Concorde". Mon père l'a transformée, à ses frais, pour qu'elle devienne réellement une salle de théâtre: balcons, grand rideau rouge en velours, etc. Mon père s'occupait des répétitions à la Concorde à 17 heures; pour la représentation du soir au Trianon, il prenait le tram à la dernière minute et marchait pour gagner un tram au pont d'Ougrée. C'était un vrai passionné de théâtre.

A la Concorde, il mettait en scène des comédies wallonnes et des opérettes franco-wallonnes. Dans la troupe, il y avait Schoonbroodt, Gillard, Pervenche, Nélissen, Arthur Bernard, Octave Decarme, etc. Les spectacles avaient lieu le dimanche et le lundi en soirée; plus tard, les matinées ont été introduites. Finalement, mon père a abandonné le Trianon pour la Concorde. J'ai commencé à jouer dans la troupe quand je n'avais pas encore seize ans. Mon père était très sévère, intransigeant dans la préparation du spectacle, et plus avec moi qu'avec les autres. Il avait une poigne de fer. Mais les résultats n'ont pas tardé: la salle était pleine tout le temps avec environ six cents personnes ! Pour une revue, un arrêt de tram spécial a été instauré en face du théâtre !

En 1938, le Théâtre des Familles connaissait quelques difficultés et M. Tonnet a proposé une association à mon père. Au départ, mon père hésitait à abandonner un théâtre qui réussissait mais il a accepté parce que la Concorde, étant en bois, n'était pas en règle et que les inspecteurs le harcelaient.

Une nouvelle troupe a été formée avec des éléments des deux troupes, et ça a très bien marché: Blanche et Alphonse Nollomont, Théo Désir, Octavie Tourneur des Familles; Bernard, Schoonbroodt, Decarme et nous deux de la Concorde. Le Théâtre des Familles était un beau théâtre d'environ cinq cents places. Les gens venaient de tous les environs, Jemeppe, Flémalle, Ougrée, etc., tellement la troupe était renommée. On changeait de spectacle toutes les semaines.

Pour les opérettes, on reprenait souvent les opérettes allemandes de Mirano traduites en franco-wallon, mon père passait des nuits à corriger ces manuscrits, à en supprimer les longueurs, etc. Puis, on montait le spectacle en cinq jours, mais on répétait jusqu'à minuit s'il le fallait: au Trianon comme au Trocadéro, on ne voulait pas croire que c'était possible de réaliser un tel travail. Les acteurs avaient un autre métier, comme Schoonbroodt qui travaillait à l'Espérance, ils étudiaient le soir; moi, j'ai arrêté l'école à seize ans (j'ai fréquenté l'école Sainte-Marie au Pairay et le cercle de gymnastique La Salamandre) et j'étudiais mes rôles jusqu'à 2 ou 3 heures du matin. Mon père lisait ses répliques dans le tram et les connaissait quand il arrivait à destination ! Une lecture suffisait. Vingt ans plus tard, il se rappelait son rôle.

Mais vers 40-41, au début de la guerre, un différend a surgi et nous nous sommes séparés.

La Maison du Peuple avait été fermée par les Allemands. Nous avons obtenu l'autorisation de l'utiliser à condition de changer le nom et le Théâtre Roxy est né. J'ai été chercher des acteurs jusqu'à Verviers, comme G. Demaret (Demars) ou A. Molders (du Trianon) et nous avons formé une nouvelle troupe. Mon mari, Guy Dupont, dirigeait l'orchestre de dix musiciens. Après des débuts difficiles, nous avons rempli la grande salle pouvant accueillir mille trois cents personnes! On jouait en soirée le dimanche et le lundi (réduction pour les pensionnés ce jour-là) et plus tard, le dimanche en matinée.



**Théâtre Wallon**  
MARDI 12 OCTOBRE 1920  
PROGRAMME  
Ouverture par l'Orchestre, Direction E. Nusbaum

**Artisse...**  
Pièce à trois actes de Henri HURARD.

<b>M<sup>me</sup> Alice Legrain</b> Bertine DEHAUVE	<b>M<sup>r</sup> Lorany</b> Jean DEHAUVE, fi.
<b>J. DELIEZ</b> Hubert Delhaue, câbati.	<b>J. RUET</b> Degranville, comédien.
<b>J. GILLARD</b> Léyon, neveu de Delhaue	<b>J. NICOLAY</b> Dargent, maître Zégu
<b>H. NELISSEN</b> Theo.	

Ladot Violoniste Depéron, acteur Brouwet, pondeu J'œn, musicien, Léyon, Antwène Lambert 2 Coules	MM. Théophile Jean Alfred Friedo Nicol Demoulin Bernard Marcel et Mary
-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------------------------------------------

Li scène si passe à Lidje.  
N.-B. — Pour cette représentation extraordinaire la Direction s'est assurée le concours de M<sup>me</sup> A. LEGRAIN, qui se produira dans le rôle qu'elle a créé au Théâtre Communal Wallon de Liège en 1914.

MARDI 12 OCTOBRE 1920

**Li Fèye de djardini**  
Opérette d'ine ake da Ch. DERACHE.

---

**M<sup>me</sup> Pervenche**, è role di Luceye Tonon.

---


**M. Lorany**, Servà Magnaye.

---

<b>NICOLAY</b> Guyane Tonon.	Djulin. <b>GILLARD</b>
---------------------------------	---------------------------

---

Li scène si passe on dimègne après l'diné on djou d'osté.



Louis Lorany, Pervenche, J. Gillard, etc. en 1920 au Théâtre de Seraing, rue Smeets (plus tard, local communiste) (doc. Gillard)

Mon père était fort attaché à l'ancien répertoire (comme Trokart, Maubeuge, etc.) qui attirait moins de monde, qui était devenu trop terne et ne remplissait plus les salles. On intercalait une comédie dramatique entre deux ou trois opérettes, et pour la comédie, on prévoyait des intermèdes avec des chansons. Il faut dire qu'on n'avait pas de subvention, tout était à nos frais.

Tous les programmes étaient soumis à la censure allemande, et de temps en temps, quand on passait outre, les Allemands nous frottaient les oreilles. Pour l'opérette "Zig Zag", on devait mettre

des costumes militaires de 14-18 (et non de 40 à cause de la censure), mais les costumes ne sont pas arrivés, et ce sont ceux de 40 qui ont été enfilés. Quand les acteurs sont apparus, la salle a explosé en applaudissements nourris ! Mais deux inspecteurs de la Gestapo étaient installés dans le public... Alphonse Schoonbroodt chantait un couplet antiallemand, on lui souffle de sauter cette strophe mais il n'entend pas et lance sa chanson encore plus fort que d'habitude ! Mon père a été appelé à la Kommandantur pour être réprimandé: "Plus ça", lui a-t-on dit.

En 1945, la Maison du Peuple a repris ses activités de cinéma et nous avons dû nous produire le vendredi; au bout d'un temps, nous avons cessé le théâtre dans cette salle. Mon mari y a encore joué avec son orchestre lors des attractions intercalées entre les séances de cinéma, il a aussi animé des bals au Carnaval, à la Noël, au Nouvel An, etc.; à celui du Nouvel An, il y avait jusqu'à trois mille personnes. Je suis entrée au Royal comme fantaisiste en 1945, jusqu'en 1948.

Mon père est décédé en 1946, bien trop jeune encore. C'est une perte irréparable, on ne l'a jamais remplacé. Un an plus tard, à la Maison du Peuple de Seraing, une magnifique soirée de commémoration a eu lieu.

Comme la Maison du Peuple de Jemeppe était libre à cette époque, nous l'avons louée de 1947 à 1951. Sur les conseils de Merlot, nous avons fondé notre propre société pour le diriger. Georges Demars était à la Régie, moi, je jouais au Royal en matinée et à Jemeppe en soirée. On a toujours travaillé sous le nom de Lorany. On a cessé lorsque le public comptait encore trois, quatre cents personnes, mais ce n'était plus assez! Toujours sans subvention...

J'ai joué ensuite au Grand Théâtre de Verviers. Là, comme au Royal, on devait payer les costumes de sa poche, pas comme maintenant. On était payé par représentation et non par année. Puis, j'ai passé quelques années au Trocadéo.

Le métier d'artiste est, par certains côtés, un laid métier: nous n'avons pas de mutuelle, peu de pension; nous devons chômer en été, ce que nous refusons par fierté.

## SOUVENIRS DE Mme LOUISE ZIANE

### Le Théâtre des Familles

L'entrée était belle; à l'intérieur, il y avait un grand bar avec un long comptoir. La salle de trois cents places environ était grande et possédait un balcon qui en faisait le tour jusqu'à la scène comme un fer à cheval. On y jouait des pièces et des opérettes en wallon que j'ai rarement vu jouer ailleurs: *Li piyote da Babète*, *L'amour tchante à Tchanturlète*, *Cuzin Bèbêrt*, *Li coq dè rédjumint*, etc. Les acteurs: M. Lorany, sa fille Eva, le jeune premier M. Schoonbroodt, le bon comique Théo Désir, M. et Mme Nollomont. De temps en temps, des soirées de variétés étaient organisées. Blanche Nollomont chantait merveilleusement bien.

Le public se déplaçait de Flémalle et de Jemeppe pour assister au spectacle. On s'y rendait fort tôt pour avoir notre place au premier rang du balcon: comme on vivait chichement, on y allait le jour de la semaine où le prix des places était réduit de quelques francs (sinon 10 F environ). On était presque au-dessus des acteurs, de préférence sur le côté gauche. En haut, on était assis sur des bancs, en bas c'était des fauteuils.

C'était vraiment une distraction. Quand on s'y rendait, c'était la famille entière (les enfants ne payaient pas). On s'interpellait d'un balcon à l'autre. Quand on allait boire, les artistes se mêlaient souvent à la foule, on les connaissait par leur prénom.

Je crois que le théâtre s'est arrêté pendant la guerre. Il a repris un peu après la guerre et a été remplacé par le cinéma permanent Crosly.

## SOUVENIRS DE G. O.

J'y suis allé au début de la guerre. Le Théâtre ne fonctionnait que le dimanche et le lundi, et pas pendant toute l'année. Les acteurs exerçaient un autre métier pour subsister. C'était la troupe à Lorany qui, lui, était le régisseur, le metteur en scène, etc. Dans la troupe, je me rappelle quelques noms: sa fille Eva, Alphonse Nollomont et sa femme Blanche, Alphonse Schoonbroodt, Théo Désir, Arthur Bernard. J'ai travaillé avec ce dernier, il répétait en même temps ses pièces et chantait souvent à pleine voix, sans doute pour m'encourager.

Le Théâtre se présentait comme une salle de cinéma (après la guerre, il est devenu le cinéma Crosly), et était fort fréquenté. J'appréciais surtout les revues; je me souviens d'une scène sur l'évacuation: on ramenait un gamin en brouette du Sud de la France, où il avait attrapé des puces, et il n'arrêtait pas de se gratter. Tout était joué en wallon. Le répertoire était généralement comique, même les pièces de théâtre.

Les acteurs comme Nollomont et d'autres ont joué à Liège et sont devenus célèbres.

**THÉÂTRE ROXY**  
43, RUE A. SMETS, 43, SERAING  
**MERCREDI 24 NOVEMBRE à 19 heures**  
**Soirée de Gala**

organisée par l'ENTRAIDE ET SOLIDARITÉ  
DES POSTIERS DE SERAING au profit de  
LEURS ABSENTS (Prisonniers et autres...)  
et de Familles Nécessiteuses.  
La TROUPE LORANY DANS  
LE TRIOMPHAL SUCCÈS :

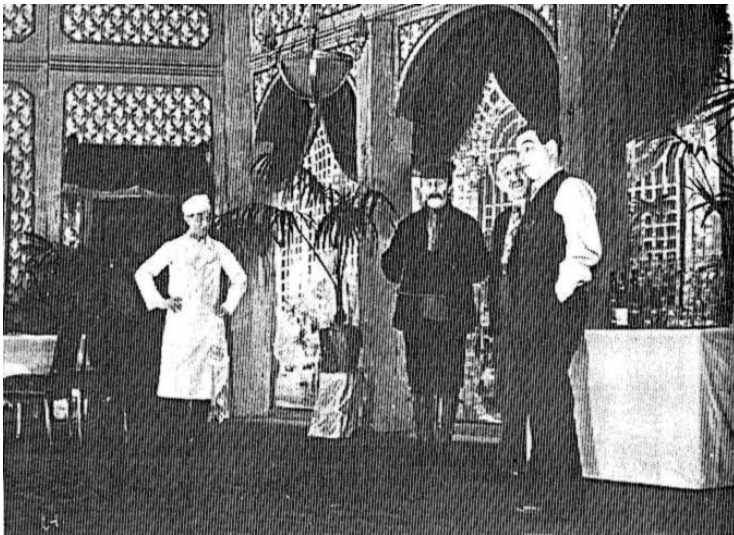
**L'Amour tchante à Tchanturlète !!**

OPÉRETTE EN 3 ACTES DE J. ANDRÉ  
D'après "La Merlurette" Musique de VILLETTE  
Distribution:

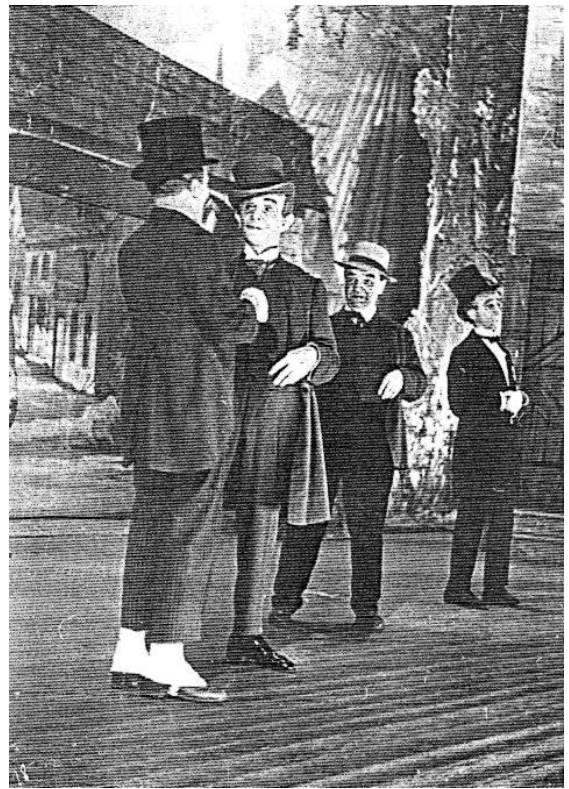
Mlle Eva LORANY <small>Mony "l'Américaine .."</small>	M. G. DEMARS <small>Polite</small>	Mme P. GILLARD <small>Nestine</small>
M. L. LORANY <small>Boloye</small>	Mlle Nina CLAIRE <small>Norine</small>	M. A. BERNARD <small>Nicaïse</small>
M. G. GRANDJEAN <small>Boby</small>		M. J. GILLARD <small>Maise Antone</small>

Régie et mise en scène de Louis LORANY  
Danses réglées par Mme FOSSA du Royal  
Votre facteur vous y invite...                      Voir au verso

Pendant la guerre, la Maison du Peuple n'a pas pu conserver son nom, sur ordre des occupants allemands (document Gillard).



De gauche à droite, Louis Lorany, M. Roussar, M. Nicolay, M. Schurman dans *Li Bohémienne*, au Trianon, à une date non précisée, entre 1926 et 1936



On reconnaît Louis Lorany et le père Sullon, au Trianon, même époque (photos E. Lorany)



L'orchestre de Guy Dupont à la Maison du Peuple de Seraing (après-guerre) (photo E. Lorany)



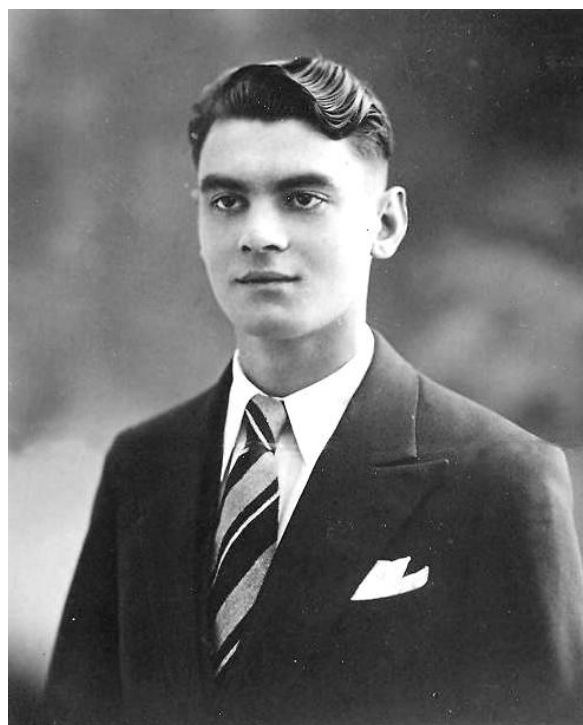
Eva Lorany, jeune première, et Mme Nélisten dans la revue « *Dites donc, vous, là* », à la Concorde, 1935 (photo Mme Nollomont)



A. Schoonbroodt, dans *Li Nut'*, à la télévision (photo Schoonbroodt)



Alphonse Nollomont au théâtre des Familles, à une date non précisée, entre 1936 et 1946 (photo Mme Nollomont).



A. Schoonbroodt à seize ans, en 1931, dans son premier costume, pour son premier rôle à la Concorde.



La Maison du Peuple de Jemeppe (après-guerre), A. Schoonbroodt, Pervenche (photo Gillard)



Eva Lorany et pervenche (photo E. Lorany)

## ALPHONSE SCHOONBROODT

### Une vie consacrée au Théâtre wallon

Je suis né à Seraing et j'ai presque quatre-vingts ans, cinquante ans de carrière au théâtre et aussi quarante-cinq ans à la radio.

#### Q.: Pourquoi êtes-vous devenu acteur?

R.: J'ai travaillé au Val, j'avais un frère qui était alors un boxeur professionnel, champion de Belgique et d'Europe. Au Val, un souffleur me parlait tout le temps de théâtre, puis il m'a demandé: "Ça t'intéresse?"

J'ai débuté à "Li Scin-ne Walone" pendant une quinzaine de jours, vers 1933; c'était un théâtre amateur situé aux Communaux. Mais il fallait des figurants pour jouer *Taratata* au Concorde, rue du Chêne, qui était un théâtre semi-professionnel, où les acteurs étaient payés. J'ai été engagé par Louis Lorany pour jouer un petit rôle de figurant. Je n'ai jamais plus quitté Lorany. Mon premier rôle était un séducteur dans *Les Ragognasses*. J'avais payé mon premier costume grâce aux heures supplémentaires prestées au Val. Dans une scène, j'offre du champagne (du cidre) à une jeune fille, et je fais semblant d'en renverser sur moi. Ma mère, dans la salle, s'est exclamée en wallon: "Sur son nouveau costume !".

#### Q.: Qu'a représenté pour vous Louis Lorany ?

R.: C'est lui qui m'a appris le métier, il m'a notamment appris à marcher sur une scène, ce qui est un art. Louis Lorany savait reconnaître les qualités des acteurs et les récompenser. Il était très sévère, très difficile, autant avec lui-même qu'avec les autres. Il fallait bien retenir ses rôles, il était intransigeant. Je me rappelle une anecdote à ce sujet: il avait mis en scène une pièce dans laquelle il jouait le rôle d'un meunier; à un moment crucial, le meunier doit entrer en scène, mais personne ne se présente. Voilà que caché dans les coulisses, M. Lorany, furieux, appelle le meunier et crie: "50 francs d'amende !" Une somme à l'époque.

Je suis bien resté une quinzaine d'années avec lui.



Spectacle de 1937 au Théâtre de la Concorde (doc. Gillard).

#### Q.: Peut-on comparer le Théâtre des Familles et le Trianon ?

R.: A cette époque, dans les années 30 et 40, le Trianon était en régression et le "Familles" était supérieur. D'ailleurs, M. Lorany faisait appel à des acteurs du Trianon quand il lui en manquait, et ceux-ci rencontraient souvent des difficultés à tenir leur rôle.

#### Q.: Quelle a été votre carrière ?

R.: J'ai joué les jeunes premiers jusqu'à soixante ans. J'avais une voix de ténor léger. Une fois qu'on est catalogué, il est difficile d'en sortir. Avec les Lorany, j'ai surtout joué les fantaisistes, et au

Trianon, souvent des rôles classiques et dramatiques. Vers 1975, après avoir joué *Antigone* en studio, je me suis vu en gros plan, avec les rides accentuées, et j'ai alors décidé d'arrêter de jouer le jeune premier!

Quand les Lorany ont quitté le Théâtre des Familles au début de l'occupation, je les ai suivis (M. Lorany a payé pour que je ne doive pas rester aux Familles pendant la durée du préavis). Nous sommes allés à la Maison du Peuple de Seraing, puis à celle de Jemeppe durant quelques années après la libération.

J'ai beaucoup joué avec Eva Lorany, surtout des opérettes. On formait un couple sur scène, on sentait chacun ce que le partenaire allait faire. C'était une fort bonne actrice. Elle était capable de diriger un théâtre.

#### Q.: D'autres activités pendant l'occupation ?

Etant de la classe 35, j'ai effectué quatre ans de service militaire; j'ai même été rappelé le jour de mon mariage en 1937 ! J'ai pu reculer le rappel d'un jour. Rappelé encore en 39, je suis revenu en 1941. En effet, j'ai été prisonnier; mais je me suis évadé trois fois et j'ai été repris trois fois. J'ai été libéré après un an parce que des Français ont falsifié des papiers pour me faire passer pour un Flamand et m'ont évité l'examen de néerlandais.

Je suis devenu agent de liaison de l'Armée Secrète, je transportais des fausses cartes d'identité, les vivres

parachutés, etc. J'ai eu une grande frayeur rue Cockerill, lors d'une rafle alors que je portais un paquet de cartes d'identité, j'ai juste eu le temps de les cacher dans un chenal.

Pendant l'occupation, j'ai joué presque trois ans dans "La troupe de Hollogne", avec parfois vingt-sept représentations par mois dans toute la Wallonie. J'ai aussi joué à la Gaîté à Bruxelles et à Verviers avant de rejoindre le Trianon au début des années 50.

Je suis bien resté vingt ans au Trianon, que j'ai quitté quatre années avant de revenir. Pendant trente ans, j'ai présenté un nouveau spectacle tous les quatre jours. Au Trianon, j'étais le seul à travailler à l'usine, c'était doublement dur, je devais étudier, étudier... J'avais parfois plus de mille répliques à retenir, et j'écoutais l'enregistrement souvent même en mangeant pour les apprendre. Je jouais tout de mémoire, sans jamais faire appel au souffleur, parce qu'à mon avis, on ne peut bien jouer son rôle et regarder le souffleur en même temps. J'ai été détaché deux mois et demi au Trocadéro; c'est là que j'ai eu un trou de mémoire dans *Li danseuse espagnole*, parce que j'ai regardé sans nécessité dans le trou du souffleur: il réparait un réveil; du coup, j'ai perdu mes moyens !

J'ai mieux apprécié mes rôles dans *Li Nut\_* (un paraplégique dans un drame), *Brigite di glèce* (un mari devient fou à cause de son épouse), ou *Rose-Madelinne* (un jeune crée une rose à ce nom par amour pour une jeune fille) qui demande surtout de la mimique. Dans une pièce de Rathmès, j'ai joué avec l'accent sérésien pour mieux rendre la truculence, et le régisseur a accepté mon initiative.

J'ai également joué huit ans au National dialectal qui tournait en Wallonie, jusqu'à ce que les subsides soient supprimés.

J'aimais bien la radio qui était un jeu pour moi, grâce à ma longue expérience du théâtre. A la RTB, j'ai aussi donné la réplique à des membres de troupes qui concouraient pour la Coupe du Roi du théâtre amateur.

J'ai arrêté complètement il y a six ans; depuis que j'ai perdu ma fille, je n'ai plus la moindre envie de jouer.

**Q.: Que pensez-vous de votre carrière ?**

**R.:** J'ai de bons souvenirs. C'était toute ma vie mais c'est vrai que je n'ai presque pas eu de vie familiale, j'étais toujours absent. Et si j'ai gagné plus au théâtre qu'à l'usine, je ne bénéficie pas d'une pension d'employé !

Mes plus belles années sont celles où j'ai travaillé beaucoup, de manière très confraternelle, avec M. Lorany. Ailleurs régnaient des rivalités, on vous marchait sur les pieds pour une tirade. A la Générale, au Trianon, les journalistes prenaient un verre et parlaient avec les acteurs, sauf avec moi car je travaillais, et je n'ai jamais eu d'article dithyrambique alors que j'ai joué tout le temps les premiers rôles !

A Seraing, l'ambiance était meilleure et plus honnête. M. Lorany n'a pas été reconnu pour sa valeur, pour ce qu'il a réalisé: il était un très bon metteur en scène, un excellent acteur et il savait gérer un théâtre. Seraing compte d'ailleurs de très bons auteurs comme Maubeuge, Masset, Blavier, Rathmès, etc. Je possède d'eux des dédicaces pour les pièces que j'ai interprétées. Les bons acteurs sérésiens sont nombreux: Begon, Désir, Decarme, Nollomont, Gillard, Nélissen, les Lorany, etc. Le théâtre en wallon a disparu de Seraing à cause de divisions et surtout suite au développement du cinéma.

---

**A CEUX QUI S'INTERESSENT AUX TRANSPORTS EN COMMUN**

Une brochure fort bien documentée vient de paraître sur les trains et les trams de Seraing et de Flémalle: "*Historique des transports publics ferrés aux XIXe et XXe siècles - Flémalle et Seraing*", par M. Lambou.

M. Lambou, qui a raconté ses propres souvenirs dans la revue n°4 et qui nous a permis de constituer le dossier sur les trams et les trolleys, connaît fort bien le sujet et a le souci du détail exact.

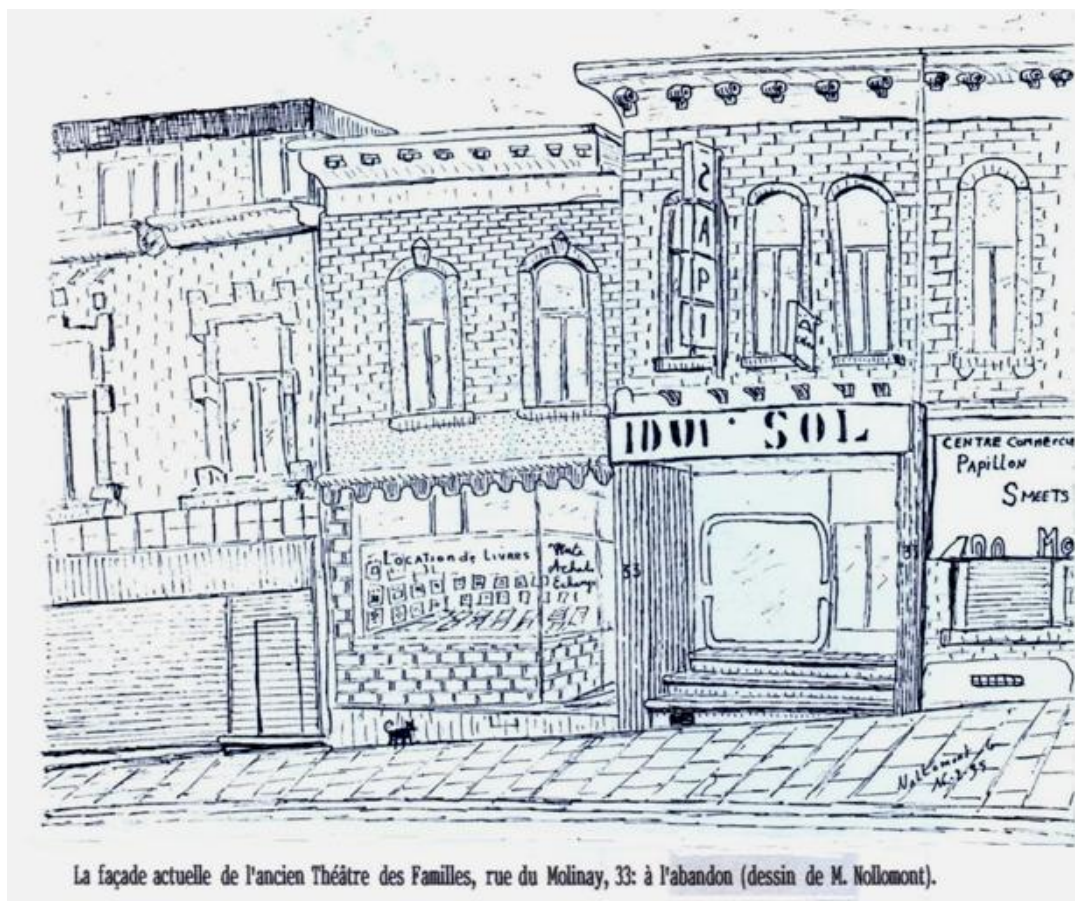
La revue est en vente dans les principales librairies de l'entité; elle peut être obtenue au Musée Ferroviaire de Kinkempois ou au Musée du TEC (voir adresses ci-dessous). Prix: 125 F (+ 30 F frais de port).

**MUSEE FERROVIAIRE DE KINKEMPOIS (voir revue n°4)**

Ce beau petit musée situé rue du Chêne, 3 à 4031 Angleur contient des objets et des documents de la Compagnie Nord-Belge, du matériel comme des panneaux de signalisation jusqu'à des képis, une reconstitution d'un ancien guichet de gare, etc. Il est ouvert de mars à octobre les premier et troisième samedis après-midi du mois.

**MUSEE DES TRANSPORTS EN COMMUN DU PAYS DE LIEGE (voir revue n°4, page 9)**

Le musée contient des anciens trams, trolleys et autobus bien conservés ou bien restaurés. On y verra les premiers trams tirés par les chevaux jusqu'au tram vert en passant par le trolley réversible. Ce musée se trouve rue Heintz,9 à 4020 Liège; il est ouvert de la mi-mai à la mi-octobre les week-ends et les jours fériés de 14 h à 18 h.



## Actualités d'hier et d'aujourd'hui

### ON EST FÎR D'ËSSE WALON... PAR WILLY BADA

Les philologues le savent, les linguistes et les romanistes et les poètes, les auteurs dramatiques, aussi les amateurs de littérature dialectale, la langue wallonne a des lettres de noblesse qui attestent sa valeur de culture et d'expression humaine.

Un témoignage de valeur vient encore de lui être rendu récemment par TF1 au cours d'une émission de Bernard Pivot, par la spécialiste du langage, Madame Henriette Walter, qui présentait son dernier ouvrage paru chez Robert Laffont: *L'Aventure des Langues en Occident: leur origine, leur histoire, leur géographie*.

Relevons ce qu'elle écrit à propos de notre langue régionale:

#### ***Le français de Belgique n'est pas le wallon***

*Il ne faudrait évidemment pas confondre le français de Belgique avec le wallon, qui est un dialecte d'oïl que l'on trouve également en France, de l'autre côté de la frontière, mais qui est beaucoup plus vivant en Belgique, où il est parlé dans les provinces de Liège et de Namur, dans le sud du Brabant et dans une partie des provinces de Hainaut et de Luxembourg. Une littérature en wallon s'est développée à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, elle est considérée comme la plus riche du domaine d'oïl et elle est encore bien vivante.*

*Le wallon est le dialecte d'oïl qui, ayant été le moins influencé par la langue de Paris, a conservé de nombreux traits anciens, tels que le u du latin (prononcé ou), par exemple dans vnoù (de VENUTUM) "venu", le s devant consonne (dans mèsti "métier") ou le w germanique (dans wàrder "garder").*

Il n'est pas inutile de rappeler aux gens de chez nous un témoignage comme celui-ci, dû à la connaissance et au savoir, non à la complaisance ou au chauvinisme réducteur.

Henriette Walter est Professeur de Linguistique à l'Université de Haute-Bretagne et dirige la Laboratoire de Phonologie à l'Ecole pratique des Hautes Etudes de Paris. Elle est en plus l'auteur de deux dictionnaires spécialisés et de nombreux ouvrages.

Il m'a paru démonstratif et intéressant, à titre exemplatif, de rappeler ici un texte rare<sup>2</sup>, dense, d'une intense émotion humaine, d'un Ougréen de souche, Albert Maquet<sup>3</sup>, dans lequel il est question des "râyeûs d'ârmâs"<sup>4</sup>.

*ti n'sés nin, tès-ôtes, k'amon lès "râyeûs d'ârmâs", cwand l'rossète fougîre di leû pus hôte tchèteûre maheûre li solo èt distind l'loumîre, ine sakî tchante ine tchanson d'èspwèr, di cîr bleû, di clârté, d'amoûr*

*ti n'sés nin, tès-ôtes, k'amon lès "râyeûs d'ârmâs", cwand l'beûrlâ d' l'ouhène si mèt' à hoûler, ine sakî tarlatêye come ine mohe al lâme, come on rêw, manîre di s'rivindjî tot mint'nant s'coûr al crèsse dè djoû*

*ti n'sès nin, tès-ôtes, k'amon lès "râyeûs d'ârmâs", cwand l'hôt-fornê fêt s'coulye èt droûve è cîr lès pwètes di l'infér, cwand l'acîr'rye sipite è l'êr à trûlêyes sès vikantès blouwètes ki r'toumèt londjin.n'mint èt k'lès gamins sayèt dè haper avou leû calote, ti n'sès nin, tès-ôtes, k'adon'ne sakî sondje, èt sondje, èt ramon.ne li payis po on moumint âs-êreûrs di s'vèrité*

## **SERAING, 1914**

**(Raconté au Dr Wilmotte vers 1951 par Joseph Merlot, Ministre d'Etat, qui était, en 1914, échevin et bourgmestre f.f. de Seraing)**

### **SUR LE PRINCE DE LIPPE**

Le 5 août 1914, le Prince de Lippe et ses hommes du 74<sup>e</sup> régiment de Hanovre croyant, semble-t-il, n'avoir plus rien à craindre de l'armée belge, remontèrent vers le terroir de Boncelles, après avoir abordé le garde belge de la rue de la Vecquée, tué deux sentinelles et pillé la maison Villers. Le Prince de Lippe fut tué par un des Belges embusqués aux environs de la rue des Tendeurs et de celles de la Montagne et du Champ des Oiseaux. Son aide de camp fut capturé et enfermé dans une cave à la Chatqueue. Les vainqueurs se partagèrent les dépouilles et notamment les brillants du casque à pointe. Ils fêtèrent joyeusement leur victoire, en y laissant participer le prisonnier.

Lorsque les Allemands eurent occupé Seraing, ils exigèrent, sous peine de mort pour les édiles, qu'on restituât le butin. Joseph Merlot et son commissaire de police, après une tournée de recherches à la Chatqueue, réussirent à récupérer les brillants (sauf deux). Mais l'histoire n'est pas finie!

Aux premiers jours de l'invasion de 1914, l'Etat Major belge, prévoyant un long siège, avait fait rentrer dans l'enceinte de la place fortifiée de Liège, le bétail du Condroz. Au bout de quelques jours d'occupation allemande, les bêtes, privées de nourriture, mouraient de faim à Seraing. Il fallait les ramener dans leurs pâtures par le tram du Condroz. Seulement, une autorisation de l'armée allemande était nécessaire pour rétablir la ligne. Joseph Merlot et son commissaire de police se rendirent au Palais provincial, place Saint-Lambert à Liège, où siégeait le responsable de ce service. C'était l'ancien aide de camp du Prince de Lippe, délivré par ses compatriotes. Il leur dit: "N'êtes-vous pas de Seraing ?" Nos deux Sérésiens, qui n'étaient pas déjà trop à l'aise, acquiescèrent en frémissant. "Quels joyeux lurons, ces Sérésiens ! Quand j'étais leur prisonnier, ils m'ont fait boire généreusement. J'en garde encore un souvenir ému, malgré les circonstances malheureuses que j'ai vécues!!" Ainsi l'autorisation de remettre en marche la ligne de tram

---

<sup>2</sup> 1 Il s'agit du dernier des poèmes en prose en wallon constituant le recueil intitulé *lanterna magica* et publié par "Les Cahiers Wallons" (Namur), n°4, avril 1989.

<sup>3</sup> Philologue roman (il a enseigné pendant près de vingt ans la langue et la littérature italiennes à l'Université de Liège), Albert Maquet revendique aussi avec fierté le titre d'écrivain en wallon.

<sup>4</sup> "râyeûs d'ârmâs": notre poète savait, bien avant les fusions des communes, que cette expression ne désignait pas exclusivement les individus d'une localité (Seraing), ainsi qu'une sottise et abusive légende le laissait entendre, mais bien ceux d'une région plus large, circonscrite sur la rive droite de la Meuse, entre les ponts d'Ougrée et de Seraing, là où la métallurgie a réuni dans un même creuset les ouvriers du rivage et a forgé la mentalité particulière des "râyeûs d'ârmâs èrî dè meur sins râyî lès clâs!".



vers le Condroz fut accordée sans hésitation.

D'après N. Pirson et E. Dounan ("Les rues de Seraing", page 98), une partie des bêtes avait déjà servi à l'alimentation locale. Une amende de 271.514,69 F fut imposée de ce fait en 1917 à la ville de Seraing.

#### LES PONTS DE SERAING EN 1914

Après la décision du général Leman de se retirer dans les forts et de renvoyer les troupes de campagne rejoindre l'armée belge, il fut ordonné de faire sauter les ponts. Mais les explosifs manquaient.

Alors, l'administration communale réquisitionna des ouvriers pour déparer les rues et obstruer les ponts. Quand ceci fut fait, un détachement de l'armée belge, laissé en arrière, ordonna militairement aux édiles qu'on lui libère la voie pour pouvoir rejoindre la rive gauche de la Meuse. Après quoi, les obstacles furent remis en place. Bien entendu, les Allemands ordonnèrent dès leur arrivée, "sous peine de mort", de déblayer le passage. Ils furent ennuyés un moment par les tirs du fort de Flémalle. Celui-ci était renseigné de la position ennemie par des pigeons voyageurs lâchés à Seraing. Les Allemands, malgré toutes leurs recherches, ne découvrirent jamais le pigeonnier qui se trouvait dans le grenier de l'Hôtel de Ville de Seraing.

Dr Wilmotte

---

## RECTIFICATION - PRECISION

*La mémoire est parfois infidèle, et des erreurs se glissent dans les souvenirs. Aidez-nous en signalant les inexactitudes, en précisant les dates et les noms des gens (notamment sur les photos). Mais la mémoire d'un lecteur bien intentionné peut aussi subir une défaillance. D'où le double titre de cette rubrique.*

### **Le rat** (*abri contre les V1 et V2; J. Maquet en demandait l'origine*)

En dessous de l'aciérie rue d'Ougrée, allait de l'aciérie Thomas au côté gauche de la rue de la Station un tram électrique, de 2 m 10 de haut maximum, tirant un petit chariot avec une poche; il se plaçait sous une cornue de 15 à 18 T (le chauffeur avait un "moustiquaire" pour se protéger des éclats); la cornue basculait, les scories tombaient dans le chariot. Un homme muni d'une barre d'acier surveillait l'opération pour l'arrêter avant que l'acier ne s'écoule.

Le train passait ensuite au-dessus de la fosse pour descendre dans "le rat"; après environ 400 m, il s'arrêtait en dessous d'un pont roulant qui prenait la poche et la basculait dans le parc à scories; celles-ci étaient broyées.

Cela se passait à environ 200 m au sud-ouest de l'ancien passage à niveau d'Ougrée.

### **La navette du pont d'Ougrée** (*des dames d'Ougrée se demandent s'il y eut vraiment un bus*)

**G.H.:** Peu avant la guerre, environ d'octobre 39 à mai 40, un service de bus a été mis en place de la rue Solvay à Sclessin jusque la gare d'Ougrée par le nouveau pont, lorsque l'ancien pont d'Ougrée (situé dans le prolongement de la rue de la Station) a explosé avec le pont du Val Benoît. A l'époque, j'étais gamin et j'avais été frappé par ces bus Minerva qui au ralenti faisait un bruit ressemblant à une bielle coulée: en fait, j'ai appris bien plus tard qu'ils n'avaient pas de soupape, comme un moteur à deux temps.

Le nouveau pont qui avait été inauguré en 1939 et qui allait de quai à quai (contrairement à l'actuel) a été détruit en mai 40: le tram n'y est jamais passé, alors que des voies avaient été installées vers la rue Chapuis (rue des Hauts Fourneaux).

Dans l'année 40, un pont provisoire a été remis à l'emplacement de l'ancien pont et des rails ont été placés pour le tram, qui est alors venu de Sclessin jusqu'à la gare d'Ougrée.

**NDLR:** Dans l'ouvrage de M. Lambou "Historique des transports publics ferrés aux XIXe et XXe siècles - Flémalle et Seraing", on lit: "En 1930 fut ouverte une très courte ligne (d'autobus) entre le stade de Tilleur et la gare d'Ougrée par l'ancien pont" et "(La ligne de tram) fut construite pendant la dernière guerre et ouverte le 3 avril 1941 entre le stade de Tilleur et la gare d'Ougrée par l'ancien pont construit provisoirement". Une photo du bus est publiée.

### **Le glacier de Seraing**

**Mme Ziane:** il s'appelait "IOLLO", contrairement à ce qui indiqué dans la revue n°4.

---

## **SOUVENIRS DE M. DEWARD (deuxième partie)**

### **Prisonnier de guerre**

J'ai été arrêté le 30 mai, à la sortie de Bruges. On était au milieu des Allemands qui nous ont laissé passer pendant deux jours. On a été parqués dans une ferme, on était bien un millier d'hommes gardés par trois sentinelles. Mon compagnon m'interroge "Est-ce que nous sommes prisonniers ?" Et moi, je lui réponds: "Mais non, d'après ce qu'on m'a raconté sur 14-18, les prisonniers sont traités autrement". Et après avoir marché pour faire nos besoins dans un champ, on est revenu très vite de notre plein gré pour rattraper les autres !



Les Allemands nous ont fait marcher et on nous a embarqués dans un petit tram à vapeur; puis, à la frontière hollandaise, sur le pont et dans les cales d'un chaland, on était mille trois cents environ. On a voyagé trois jours sur le Rhin; on a été bloqué une demi-journée car le chaland qui nous précédait a sauté sur une mine (sur le territoire de Wilhemstadt), provoquant la mort de cent quarante Belges et Français. On a débarqué dans une ville, on est passé devant des gens qui buvaient aux terrasses des cafés, on a été parqués dans une grande prairie entourée de barbelés et gardés par trois

mitrailleuses. On a encore voyagé dans des wagons à bestiaux (cinquante hommes par wagon) avant d'être déposés dans le grand camp de Sandbostel qui a eu jusqu'à quinze mille prisonniers. Je suis resté là du 5 juin 40 jusqu'au 19 juillet 40.

Devant la baraque, il y avait des cuisines: un demi-tonneau contenait l'eau qu'on chauffait pour mélanger avec l'ersatz de café: c'était imbuvable; le fond était plein de marc; je préférais boire de l'eau. Je crois que le café était composé d'orge et de morceaux de chicorée. Un soir, vers 18 heures, en dehors des heures de distribution, un prisonnier de Jemeppe ou de Flémalle part avec sa gamelle pour puiser du café; la sentinelle qui tournait autour du bâtiment l'a aperçu et a tiré avec son fusil. J'ai entendu tirer. On s'est précipité mais on a été refoulé par les sentinelles. Il est mort pour un peu de café! Pour se sauver, on devait franchir deux haies de barbelés et échapper en plus aux mitrailleuses des miradors. Malgré mes vingt ans, je ne dirais pas que c'était la belle époque !

Puis, avec d'autres, on a été emmenés en train jusqu'à Barnstorf et de là, on a marché 7 kilomètres pour rejoindre Dörpel. On a été choisis pour travailler chez des fermiers; comme j'étais maigre, je suis resté dans les derniers et on a alors été désigné pour loger dans une grande étable à cochons et travailler chez un patron fermier. Nous étions à soixante dans cette étable pour quatre cents cochons. Moi, je me suis retrouvé chez le caïd du village, qui possédait un hôtel, un restaurant, un café, une salle de danse, un magasin, un moulin, la poste et une petite ferme (trois, quatre vaches). J'y suis resté environ deux ans et demi.

Entre autres, j'ai cultivé avec deux gros chevaux qui tiraient la charrue. Fin 41, on m'a embauché au moulin lorsque le domestique allemand a été rappelé au front – il est mort en Russie. Pour manger, j'ai volé de la farine, et on a cuisiné des "vôtes" le soir (des crêpes). J'ai aussi eu l'occasion de chaparder du sucre: lorsque les deux domestiques ont aussi été appelés sur le front, j'ai été chargé de descendre du sucre au premier étage, pour fournir le magasin; et pour la deuxième fois, j'avais préparé un petit sac caché sur moi et au grenier, j'ai défait un coin du gros sac de sucre pour remplir mon petit sac d'un kilo et demi à deux kilos.



Arrachage de pommes de terre à Dörpel (photo Deward)

Sur une photo, on voit un gamin blond accroupi, le fils d'un fermier; il était "lieutenant" au sein des Jeunesses Hitlériennes. Le jeudi après-midi, les enfants avaient congé, ils jouaient sur la place du village. Tout à coup, le "lieutenant" en costume militaire, poignard accroché sur le côté, chaussette avec les insignes nazis, regarde l'heure ostensiblement et joue encore un moment. Moi, j'étais dans le moulin, juste en face. Il regarde encore une fois sa montre, prend un sifflet, il siffle et tous les gamins se mettent au garde à vous, sur deux rangs; ils crient "Heil Hitler" en levant la main et le "lieutenant" commande ensuite des exercices de marche à ces jeunes qui ont six ans et plus. Un petit ne parvient pas à suivre le rythme, il

est giflé par le jeune "lieutenant". Cette scène m'a choqué. Ensuite, à la Libération, on a trouvé un local des Jeunesses Hitlérienne dont une porte était ouverte; on est entré et moi, de rage, j'ai pris une boîte de poignards aux manches en porcelaine, décorées de croix gammées, je l'ai mise sur le chemin et j'ai écrasé les croix gammées avec une pierre !

#### **Anecdotes amusantes sur la nourriture**

Quand je vivais dans l'étable à cochons, André, un Français, me dit, en rentrant de sa ferme: "J'ai deux poules dans un sac. Le gardien est à l'entrée, devant l'étable à cochons. Tu ne saurais pas aller rechercher le sac ? Je l'ai laissé près du moulin". Comme je pouvais me rendre au magasin de mon patron avant l'appel, je passe devant le gardien et je lui dis: "Je vais acheter" (on achetait peu de choses: un carnet, une lame pour se raser, un crayon, du savon à barbe, des bricoles). Je prends le sac, et voilà que les poules caquettent; elles ne sont pas tuées !" C'est un problème. Je les dispose bien dans le sac et elles se taisent. Je reviens par derrière et je demande qu'on retire le volet. Je prends une poule, je la pousse dans l'ouverture, elle passe; la seconde est plus grosse, elle ne passe pas. On la tire de l'intérieur, moi, je la pousse brutalement, et elle passe mais elle est tuée ! Après l'appel, on les a déplumées, nettoyées et on a mis les déchets dans le seau de pisse. Il a fallu se dépêcher pour les cuire sur la cuisinière de l'étable dans laquelle on dormait.

Début 43, j'ai été transféré dans un atelier de mécanique. On mangeait normalement les fameux rutabagas, très peu de patates, et on voyait rarement de la viande. Alors, on se fournissait, ou bien on échangeait. On recevait un colis des Etats-Unis par mois et un colis canadien tous les deux mois, qui contenait du café en grain (les Allemands donnaient des poules ou même des lapins pour l'obtenir). Et on arrivait à échanger quelques cigarettes contre un lapin. Des Ukrainiens servaient d'intermédiaires et recevaient deux, trois cigarettes pour leur peine. Un jour, on reçoit un "lapin" sans tête ni le bout des pattes. Mon copain s'exclame: "C'est un chat qu'on nous a refilés". Il observe les pattes avant qui sont trop musclées pour un lapin; la forme des côtes aussi est différente. On le cuit quand même. Ça sentait bon. On avait également des patates qu'on fauchait régulièrement dans la réserve, depuis qu'on avait pris l'empreinte de la clé dans une savonnette et confectionné un double. Les soixante prisonniers en volaient tous les jours...

On sert la nourriture (nous étions à trois). Je mange d'abord les patates sans sauce; puis, je goûte la sauce par distraction, elle n'était pas mauvaise du tout, et puis j'ai mangé de tout, ça m'a goûté. On n'a rien révélé au troisième, Alfred qui, à la fin du repas, nous dit: "La bête m'a semblé plus fine que les autres fois. Elle était sans doute mieux nourrie". On lui a alors avoué qu'on avait mangé du chat ! On a conclu qu'on en mangerait encore...

J'avais été inscrit comme ajusteur. Mais les copains m'avaient conseillé: "Dis que tu es tourneur, un nouveau tour vient d'être installé". Le contremaître m'a accepté, tout heureux car il avait besoin d'un tourneur. Un Français m'a appris à fabriquer de petites pièces, et après, moi, qui n'avais jamais vu un tour, je parvenais à fabriquer de petits briquets que j'échangeais contre une poule ou un lapin ! J'en ai bien fait une centaine. L'ingénieur allemand était au courant. Mais j'avais toujours le nez sur mon tour et j'étais considéré comme un bon ouvrier. Voilà qu'un jour,

l'ingénieur m'appelle et me montre un dessin avec des pièces détachées à faire au tour. Après avoir regardé le plan un moment, je lui dis: "C'est un fusil pour tuer des cochons". Effrayé, il me dit: "Oui, mais ne dis rien à personne". C'était un tuyau avec une cartouche de poudre et on tape sur un percuteur; ça servait à tuer des cochons. Je l'ai fabriqué et je l'ai porté sur son bureau. Il m'a laissé tranquille jusqu'à la fin de la captivité.

J'ai cassé le tour sans le faire exprès. On a dû le démonter et ressouder des pignons dans une autre usine, de l'autre côté du village. Le tour était resté deux jours et demi à l'arrêt. Quand les Anglais se sont rapprochés, je me suis dit que j'allais encore mettre le tour à l'arrêt. Je refais la même faute et je m'en vais. Ça me faisait mal de le casser volontairement. On entend à nouveau un bruit terrible. Je me rends chez l'ingénieur avec un air penaud, et il me dit: "Ne te tracasse pas, j'avais commandé des pignons de remplacement". J'étais vu. Il croyait que la soudure n'avait pas tenu.

Gache, un maître d'école français, mettait ses affaires dans une petite pièce, dont il avait la clé grâce à un prisonnier. Le dimanche, il travaillait jusqu'à midi, comme nous tous. Il aperçoit, dans sa pièce, deux lapins à terre; il les ramasse et rentre dans notre baraquement. A deux, ils les préparent et les mangent aussitôt. Plus de trace des lapins. Les tripes et les peaux ont été jetées dans le canal. A l'appel, le sous-officier autrichien, "Sécotine", annonce qu'"une espèce de brigand a volé deux lapins" et comme sanction, il supprime le feu de la cuisinière où on cuisait des patates. On l'appelait "Sécotine", qui est une marque de colle, parce qu'il était toujours derrière nous ! Mais on avait reçu un journal de stalag (journal de prisonniers autorisé par la censure) qui contenait le dessin d'un réchaud fabriqué avec une boîte de conserve et du fil de fer, et des boulettes de papier servaient de combustible; on en a fabriqué plusieurs, et au bout de trois, quatre jours, on a pu reprendre la cuisinière.

#### ATTENTION

- La prochaine revue sera un numéro spécial qui paraîtra en septembre. Georges Nollomont, dont nous publions des dessins dans chaque revue, présente une "Histoire Illustrée de Seraing". Ouvrier autodidacte, il nous fournit en 90 pages et plus de 120 dessins une vision de l'histoire de Seraing, avec les événements importants, les personnages marquants, les industries et les mines, etc. Le prix de la revue sera de 200 francs.
- La revue n°6 paraîtra en décembre (voir les dossiers page 2).

#### APPEL

*La maison de la rue de l'Egalité, 162 à Ougrée a été détruite par un robot. Un monsieur qui a perdu son épouse dans ce drame est à la recherche de documents, photos et de souvenirs se rapportant à cette maison et à ses habitants. Merci à M. et Mme Cloots, rue des Cotillages, qui nous ont déjà donné quelques renseignements.*

## Les soins de santé (et les vieux remèdes)

### Première partie

*L'éventail des opinions et des comportements s'étend d'un extrême à l'autre. Précisons que les témoignages publiés n'engagent que leurs auteurs. Un médecin d'origine sérésienne dresse un tableau général de la situation sanitaire, non sans croiser le fer avec les médecines parallèles. Un autre médecin, un Sérésien de 91 ans, nous fait part de sa philosophie et de quelques anecdotes. Une série de témoins décrivent leur expérience de la maladie et des soins.*

*La santé des enfants est abordée par des infirmières, un instituteur et d'autres.*

*L'épineux problème des avortements donne lieu à une brève synthèse de la rédaction, tant les opinions sont contradictoires.*

*La seconde partie du dossier (revue n°6) traitera des hôpitaux (Merlot, Ougrée, Cockerill) et de la médecine du travail. L'expérience des Antoinistes en matière de guérison clôturera le sujet.*

## LA SANTE A SERAING, PAR LE DOCTEUR C.D. (NOTES)

### Quelques points à préciser avant la lecture de ces notes:

1. La période dont je parle s'étale de 1935 à 1955 environ.
2. Je ne parle que de Seraing avant les fusions, réparti en trois pôles:
  - a) le fond de Seraing (Meuse... Coin de la Banque)
  - b) Lize (Pairay, rue du Chêne, rue Morchamps)
  - c) Biens Communaux.Le Val Potet était encore agricole, avec le cimetière, loin des centres habités.
3. Je n'ai pas la prétention d'être complet ou sélectif. Je cite des noms au fil de la plume. La mémoire se fragilise vite: excusez les oublis et que les lecteurs remplissent au mieux les cases vides.
4. Il faut essayer de garder les noms de ceux qui se sont dévoués avec les moyens du bord pendant la guerre et pendant les années qui ont suivi la fin de celle-ci.

### Q.: Quels étaient les principaux problèmes de santé pour la population?

Pendant la période considérée, il n'y a pas eu d'épidémie grave comme en 1866 où il y avait eu 565 décès dus au choléra (215 hommes, 135 femmes, 215 enfants) ou d'épidémie de grippe "espagnole", comme en 1918-19, qui a tué (on ne le dit jamais assez) autant de soldats et de civils que la guerre proprement dite.

L'instruction obligatoire après 1920 avait répandu des notions d'hygiène élémentaire. Les conditions sociales s'amélioraient; on mangeait mieux dans les familles. Les administrations communales surveillaient de très près la qualité de l'eau alimentaire. L'admirable travail du Fonds Malvoz portait ses fruits. On luttait au maximum contre la tuberculose par des examens répétés dans les écoles et les milieux de travail. On écartait les malades; les cas suspects étaient traités de façon préventive.

Les sulfamidés (Rubiazol, Prontosil) apparaissent lors de la guerre d'Espagne (1936-1937): ce sont les premiers agents anti-infectieux mais ils étaient très toxiques et mal supportés.

Lors de la guerre 1940-45, c'est la nourriture qui va menacer la population. Cependant, d'après nos parents et nos grands-parents, la guerre de 1914-18 avait été plus terrible et ils avaient plus souffert à ce moment-là malgré l'aide américaine au début de la guerre.

On ne racontera jamais assez le mérite des femmes et des mères à cette époque: elles faisaient des files interminables pour avoir quelques produits, elles rendaient de la saveur à des légumes disparus (les navets, les rutabagas, les choux). Pendant que les hommes travaillaient, elles se débrouillaient et se privaient d'une partie de leur ration pour la donner aux enfants.

On voyait moins de maladies dues au cholestérol, moins de diabètes dits "gras". Les hommes buvaient moins d'alcool. On ne fumait plus pour échanger ses timbres contre d'autres produits. Les frites, les pâtisseries n'existaient plus. Le beurre s'étalait, si on en avait, en une couche plus que mince ! On marchait beaucoup: on refaisait du vélo pour aller chercher des provisions dans les campagnes.

Les hivers se montrèrent alors rigoureux: si vous avez suivi à la télévision la bataille des Ardennes, vous aurez fort bien vu dans quelles conditions atmosphériques en 1944 les combats se déroulaient. Tous les lainages avaient été rafistolés, reticotés. Les enfants dormaient avec de vieux vêtements au-dessous des couvertures.

Comment se soignait-on ? Chaque famille avait ses recettes particulières que l'on avait vues à l'oeuvre auparavant. On redoutait surtout les affections pulmonaires. L'aspirine servait à tout, accompagnée de boissons chaudes. On badigeonnait la poitrine avec de la teinture d'iode, un pavé chaud aux pieds, une grosse écharpe de laine faisant deux fois le tour du thorax, attachée avec des épingles de nourrice. Si la toux persistait malgré ces premières mesures, on allait chez le pharmacien pour avoir une bouteille pour la toux. Au bout de quelques jours, on était sur pied et on reprenait le chemin de l'école avec un petit mot écrit afin de rester en classe lors de la récréation.

Les angines se traitaient au liquide de Dakin (genre eau de Javel un peu améliorée) par des bains de bouche. Les maladies infantiles (rougeole, oreillons, varicelle) ne nécessitaient pas l'avis du médecin. On appelait une ou deux vieilles voisines qui confirmaient le diagnostic maternel. Les plaies se soignaient au savon et à l'eau chaude. Sur dix ans, mes parents ont appelé une seule fois le médecin pour moi: il s'agissait d'une grosse angine, traitée comme ce que j'indique plus haut.

Quant aux médecines dites parallèles, on n'en parlait guère sauf pour les plaies suppurantes qui perduraient. En ce temps-là, on essayait plutôt d'avoir de la pénicilline qui guérissait tout. Il y avait eu une vogue avant la guerre pour

Catherine Seret. Oui, mais elle était morte (?) et les successeurs n'avaient pas un pouvoir de persuasion suffisant. Il y avait à Liège un "guérisseur" qui exerçait ses talents Cour des Mineurs en Hors-Château. Des cars entiers venaient de Bretagne. Lui par contre ne se soignait pas lui-même. Un médecin venait le voir dans un magnifique appartement en plein centre de Liège. Cet immeuble avait un ascenseur, véritable super luxe à cette époque.

J'ai connu aussi à Herstal un médecin qui faisait de la radiesthésie avec pendule. Il était très bon clinicien, avec une grosse clientèle; mais comme il avait eu une fracture du col du fémur et qu'il se déplaçait péniblement, il avait multiplié ses rentrées par dix en procédant de la sorte.

Ne croyez surtout pas qu'il s'agit de gens naïfs, peu instruits, qui se rendent chez des charlatans: deux ingénieurs avec leurs épouses se sont retrouvés dans la salle d'attente d'un Sud-Asiatique.

Ne parlons pas d'un médecin étranger sillonnant plusieurs pays, qui donnait ses consultations dans une camionnette se déplaçant tous les jours, et qui osait vendre des "médicaments" anticancéreux dans des baxters à administrer par voie intraveineuse, médicaments totalement inefficaces. Le prix de quelques pochettes correspondait à ce que reçoit un minimex par mois.

#### Q.: Quelle était la mentalité de la population vis-à-vis des problèmes de santé ?

Il fallait d'abord s'en tirer avec les moyens du bord en évitant les solutions onéreuses. Il y avait déjà un début de solution à cette époque: remboursement de certains produits dans des pharmacies agréées, honoraires réduits si on se faisait soigner dans un hôpital subsidié par son employeur (exemple: Ougrée-Marihaye, Cockerill). C'était le prélude de la Sécurité Sociale.



Avant, dans les guerres, les victimes étaient les soldats. En 1940, la population a autant souffert, sinon plus, que les armées en présence. Pas de sauvegarde internationale pour elle. Il se crée pour finir une habitude à la mort. La population a connu l'évacuation sur les routes, les mitrillades et les bombardements par les stukas, les attaques mal dirigées contre les ponts et les gares, les avions touchés qui dégringolent, les V1, les tueries par les rexistes et les Allemands, les arrestations arbitraires, les otages massacrés, cinquante mille prisonniers wallons dont les nouvelles arrivaient au compte-gouttes, la lutte quotidienne pour la survie alimentaire, tous ces événements décidaient la durée d'une vie d'une minute à l'autre. Les morts naturelles ou par maladie devenaient banales.

Toutes ces épreuves terminées, la vie et par conséquent une bonne santé pour en profiter ont repris une valeur inestimable. Pourquoi mourir "bêtement" d'une broncho-pneumonie mal soignée et rapidement aggravée alors que l'on avait supporté privations, éloignement, tortures morales et physiques, coups ?

A la fin de la guerre 40-45, la médecine a pris un essor technique considérable. Les antibiotiques ont permis de vaincre les maladies microbiennes mais hélas ! pas les virales. On parvenait enfin à vaincre la tuberculose. Puis, les infections gravissimes vaincues, les chirurgiens s'aventurent dans des domaines dits intouchables. On opère à cœur ouvert les valves, les malformations des vaisseaux. C'est le

premier pas vers les greffes.

Mais pour cette médecine de luxe, il faut des équipes de spécialistes, du matériel compliqué et onéreux, des soins de tous les instants pendant des jours et des nuits. Et c'est ici que l'on va voir la faille se créer et s'élargir avec rapidité.

Le malade va se retrouver seul devant tous ces médecins dont la responsabilité est écrasante, où le synchronisme des gestes doit être parfait, où il faut prévoir et trouver une solution à tous les problèmes qui peuvent survenir d'une seconde à l'autre. Cela se vit et ne s'explique pas. Car la catastrophe se trouve toujours à un millimètre près. L'absence de dialogue explicatif ou même parfois la surabondance d'informations contradictoires peut faire de dégâts

considérables. Le médecin doit prendre le temps d'expliquer ce que l'on peut faire, les avantages et les inconvénients, donner des exemples concrets et simples, justifier sa façon de raisonner qui ne sera peut-être plus la même dans un an ou deux, si on invente un nouveau médicament.

Le malade devrait avoir le droit de choisir s'il faut arrêter tout et terminer dignement sa vie, si les connaissances médicales actuelles ne laissent aucun espoir.

Quant à la médecine dans les années à venir, elle coûtera de plus en plus cher. Les appareils qui remplaceront les installations à rayons X seront indispensables dans cinq à dix ans: ils apportent des informations extraordinaires mais le prix est pharamineux. Il faudra faire un choix, sinon on se dirige vers une médecine à deux vitesses, comme on le constate maintenant.

#### **Q.: Quant à la médecine parallèle ou populaire ou asiatique, qu'en penser ?**

1. Tout d'abord, faisons un petit test. Si vous assistez à la scène suivante, comment réagissez-vous : un enfant renversé par une voiture et qui hurle de douleur, la jambe cassée; votre père terrassé par une crise cardiaque; une hémorragie importante avec le sang s'écoulant à flots continus par la bouche ?

Prévenez-vous un homéopathe, un ostéopathe ou un bipathe quelconque? Ou peut-être le 100, ce que j'espère pour vous.

2. Si vous avez le trac pour les examens, si vous avez une plaie qui ne guérit pas (si ce n'est pas un cancer !), si vous avez des verrues, que faites-vous?

Je vous livre un secret: tous les moyens pour guérir peuvent donner des résultats. Vous n'avez pas besoin d'aller voir un bi ou quadri-pathe. Avant, on se guérissait tout seul (à condition d'avoir le bon diagnostic au départ) avec un peu de patience, sans pratiquer la médecine perpendiculaire (oh pardon: parallèle) et sans aiguille dans les oreilles ou le dos.

#### **L'ENCADREMENT MEDICAL**

##### ***Pour les cas graves ou les accidents***

*Hôpital Cockerill (en place depuis 1859): service spécial pour les brûlés.*

*Clinique Merlot: 1918, policlinique rue de la Baume; 1922: clinique avec entrée rue Morchamps.*

*Hôpital d'Ougrée: il y avait une maternité où de nombreux Sérésiens sont nés.*

*Dispensaire rue Morchamps.*

*Institut Malvoz: rue de l'Industrie (?)*

##### **Concernant les médecins**

*Les anciens: Hubin, Tobias ne pratiquaient plus.*

###### **a) les généralistes:**

*G. Bloemen (rue de Plainevaux); M. Corper (rue de Plainevaux); M. Demoulin (rue du Pairay); M. Dieu; M. Fossoul; M. Gilles (haut rue Boverie); M. Godenier; L. Guyon (fond de Seraing); M. Jacquet (fond de Seraing); L. Lafontaine (rue des Six Bonniers); Melle Lily Maguin, une des premières femmes médecin de la province de Liège (rue de la Verrerie); M. Noiroux (place Merlot); M. Petit, directeur de la clinique Merlot (rue Morchamps); M. Planck (rue du Chêne); M. Renard (Chatqueue); M. Rinné (rue du Chêne); M. Ruhwiedel (rue Morchamps); M. Spinoy (rue Morchamps); M. Urbain; M. Van Weegen (rue du Pairay).*

###### **b) les spécialistes:**

*A. Demelenne, chirurgien (rue Morchamps); Demelenne-Jaminon, analyses médicales; h. Douha, pédiatre (rue de la Province); h. Dony, ORL; M. Garot, pédiatre (avenue Bodart); P. Génard, cardiologue (rue Colard Trouillet); h. Houard, médecin hygiéniste (rue de la Verrerie); M. Joris, oculiste (rue Ferrer, puis Calas); M. Leclerc, radiologue à l'hôpital Cockerill; M. Lemaire, gynécologue (rue Morchamps); M. Marinx (rue Chapuis); V. Monville, ORL (rue des Six Bonniers); h. Mordant, dermatologue (rue du Pairay); M. Nowak, médecine interne (fond de Seraing); G. Proyard, chirurgien, directeur de l'Hôpital Cockerill (rue de l'Hôpital); P. Radelet, voies urinaires; M. Stegen, pédiatre (rue Morchamps); M. Vassart, psychiatre (rue Nicolay).*

*Pour la cardiologie, on se rendait à Liège. On parlait surtout de Gaby Delrée, Léon Dumont, Faniel, Roskam, Brull. Comme gynéco: Kridelka, Grégoire. Pour les reins: Forêt. La chirurgie: Pr. Christophe qui opérait à Ougrée; Pr. Desaiwe qui opérait à Seraing. Pour les yeux: Pr. Weeckers. Dermatologie: Halkin, Lapière, Carpentier, Van Steenacker. La radiologie: Tilman. Les voies digestives: Crismer.*

c) Les dentistes:  
A. Bourgy; R. Bourgy; M. Delcourt.

Période étudiée	Généralistes (pour Seraing uniquement)	Spécialistes (pour Seraing uniquement)	Dentistes
1940-1945	16	17	4
En 1973 (agenda de la famille sérésienne)	40	26	12
En 1994 (bottin téléphonique)	72	30	?
Pour Seraing, Ougrée et Jemeppe	(116)	(62)	

Ces chiffres n'ont pas une rigueur absolue. Le bottin téléphonique est aussi incomplet. mais à quelques unités près, on peut juger du mouvement médical.

La construction de l'hôpital du Bois de l'Abbaye et du Centre Médical de Jemeppe modifie aussi les chiffres. Mais on peut constater que les diverses disciplines médicales sont bien représentées et que Seraing draine beaucoup de patients des communes voisines, alors qu'avant, il fallait se rendre à Liège ou dans les hôpitaux liégeois.

#### Les infirmières:

Je n'ai aucun renseignement valable concernant les infirmières, les accoucheuses, les kinés (qui, à cette période, ne devaient pas exister en dehors des hôpitaux).

Le nombre de dentistes est aussi sujet à caution: les mécaniciens dentistes arrachaient aussi quelques dents!

#### Les pharmacies:

On assiste à la concurrence entre les pharmacies privées et les sociétés mutualistes qui engagent des pharmaciens. Parmi les privés, je peux citer: les pharmaciens Cara et Hubin au Pairay, Brouhon au coin de la rue Chatqueue, Vigoureux au fond de Seraing, Lheureux au fond de Seraing. Parmi les pharmacies mutualistes: les Pharmacies du Peuple, les Pharmacies Mosanes.

Le secret de survie des privés: avoir une préparation miracle, par exemple pour les cors aux pieds, ou se spécialiser dans les stimulants pour les pigeons.

Les jeunes pharmaciens qui terminent leurs études après les années de guerre seront heureux de travailler tout de suite dans les sociétés. Il fallait être riche pour se payer une maison, une installation accueillante, avoir un stock de médicaments et pouvoir lutter contre les institutions qui achetaient en gros et menaient une guerre des prix en donnant des ristournes.

En 1973, il y avait 28 pharmaciens (18 privés



La Pharmacie du Peuple de la rue Morchamps, dessin de G. Nolliomont (d'après une photo de "Seraing", Administration communale, 1930).



et 10 sociétés) d'après l'agenda de la famille sérésienne paru en 1973.

## CONCLUSION

Je n'ai pas parlé à dessein de la Sécurité Sociale. C'est elle qui, après la guerre, a créé le boom médical et de nouvelles habitudes médicales. Il fallait des certificats pour arrêter le travail et le reprendre.

Les médicaments sur ordonnance médicale étaient bien remboursés. La visite vers 1955 coûtait 60 F et était remboursée 45 F. Les prisonniers de guerre avaient des ordonnances roses gratuites et ils ne payaient pas la visite. Le médecin renvoyait ces bons une fois par an.

Les visites d'assistance publique rapportaient 20 F au praticien. La consultation pour les mutualistes valait 40 F et la mutuelle remboursait 30 F. Une prescription magistrale coûtait 8 F aux malades (la bouteille de 300 cc avec du sirop pour la toux).

Les hospitalisations étaient alors pratiquement gratuites. Certains grands noms médicaux prenaient bien sûr un supplément. Un interniste prenait 500 F (E.C.G. compris), le patient retouchait 350 F. Ces prix ne bougeront pas jusqu'en 1962-63, lors de la fameuse grève Leburton. A partir de ce moment, on rattacha le prix des avis médicaux à l'index. Un assistant universitaire était payé 8000 F par mois au départ, puis 14000 F sans supplément pour les gardes et le week-end après deux ans de service.

Un contremaître à la production à l'usine de l'Espérance touchait trois fois ce salaire, sans compter les primes !

On veut tuer la Sécurité Sociale. L'avenir est sombre de ce côté. On dira bientôt: après la guerre, c'était le bon temps ! Mais ceci est une autre histoire dirait R. Kipling.

### Souvenirs de Mme I.C.

On n'allait pas souvent à la pharmacie ni chez le médecin; à Sclessin, il n'y avait que trois ou quatre médecins.

Maintenant, on devient des cobayes pour tous les nouveaux médicaments. Je n'ai jamais été à l'hôpital pour être soignée et comme je travaillais, je n'avais pas le temps de rendre des visites à des proches.

Je me souviens de quelques remèdes de famille, mais les femmes qui ne travaillaient pas à l'extérieur s'y connaissaient en général mieux que moi, elles avaient des plantes au potager ou elles allaient en chercher dans la campagne.

- la pulmonaire, le thym : pour les infections respiratoires.
- la guimauve: pour faire percer un abcès dentaire ou contre une inflammation de la bouche.
- les graines de lin: contre la constipation.
- la camomille, la menthe: pour l'estomac.
- la chélideine: mettre le suc sur les cors aux pieds pour les faire disparaître.
- bains de pieds: contre le mal de tête.

La concierge de l'école où j'étais institutrice était guérisseuse, mais mes parents ne voulaient pas que je me fie à ses conseils.

Beaucoup de personnes allaient consulter les antoinistes pour des peines ou des dérangements du cerveau. Ils ne payaient rien pour être soignés; souvent, ils allaient aussi chez le médecin, alors à qui revenait la guérison? Chaque partie la revendiquait. Catherine Seret avait une grosse clientèle, avec son eau qui guérissait les plaies et servait aussi de médicament à boire.

On trouvait naturel, normal de recourir aux antoinistes et aux guérisseurs, en ce temps-là. Mais il y avait beaucoup de charlatans aussi.

La population souffrait de tuberculose, principalement dans des familles pauvres, mal



*La chair  
de sa chair.....  
.....elle la nourrit du meilleur aliment.*

**LE LACSOONS**  
LAIT EN POUDRE, VITAMINÉ

PRESCRIVEZ :  
Le LACSOONS NORMAL (gras) lait en poudre vitaminé, d'usage courant.  
Le LACSOONS MAIGRE pour prématurés, dyspeptiques).  
Le LACSOONS ALCALINE (contre la constipation, l'acidité gastrique).  
Le BABEURRE LACSOONS (contre entérites, maladies cutanées).  
Le FERRO-LAC (contre anémies).  
Le MALTOONS, farine malto-lactée, complément au 6<sup>me</sup> mois.

**C<sup>ie</sup> des PRODUITS LACSOONS, Soc. An., Rotselaer (Louvain)**  
Envoi gratuit d'échantillons et brochure, avec analyses,  
mode d'emploi, indications.

Publicité de "Liège Médical", 1937, à côté d'un article vantant l'allaitement maternel! (document Nollomont)

nourries, mal habillées, avec une hérédité de tuberculeux. Les personnes en bonne santé, bien nourries, ne craignaient pas la contagion. A l'école, le médecin des visites scolaires ne m'avertissait pas quand un enfant avait la tuberculose, on ne prenait pas de mesures spéciales. Par contre, quand il avait la gale, il ne pouvait plus fréquenter l'école. Les poux et la gale étaient fort fréquents. La maladie des mineurs aussi. J'ai connu une personne qui a attrapé la paratyphoïde à la fin de la guerre; elle était fatiguée, son mari faisait de la résistance et elle avait peur tout le temps. Le médecin l'a soignée avec des fortifiants et des désinfectants, il lui avait dit de n'en parler à personne, sinon les Allemands l'aurait exilée dans un hôpital à l'étranger, tellement ils redoutaient la contagion pour leur armée. Les antibiotiques n'étaient pas encore utilisés.

## SOUVENIRS D'UN VIEUX COUPLE SERESIEN

**Monsieur:** Ma famille jouissait d'une santé phénoménale, mon père est mort à 93 ans, ma soeur en a 84 et se débrouille seule malgré sa mauvaise vue, moi-même suis encore fort actif à 82 ans, malgré certains problèmes. Si bien que je n'ai aucune expérience directe à raconter sur les médecins, les soins, les médicaments avant la guerre et un peu après.

Je me souviens pourtant d'avoir accompagné une jeune parente chez la Mère Antoine, en 1939. La malade était à la dernière extrémité, les médecins avaient tout tenté pour elle; personnellement, je n'étais pas adepte du culte antoiniste mais je voulais reconforter et seconder les parents dans leur ultime démarche. Nous avons été reçus dans une petite maison ouvrière très modeste, par cette femme fort âgée qui n'a malheureusement rien pu changer au destin de la jeune fille.

La réputation de Catherine Seret repose sur des tas et des tas de guérisons, et essentiellement des blessures d'usine, infectées. Les médecins se disaient sceptiques mais certains y envoyaient leurs cas désespérés. J'ai ainsi entendu parler de remèdes populaires comme *li cwède di violon* pour le tour de rein; on attachait à la ceinture une corde de violon en boyau de chat; impasse Collard, un thaumaturge signait avec une alliance les gens atteints de la "rose" (l'érésipèle). A Saint-Gilles, on caressait le pied de la statue de saint Gilles l'*èwaré*, pour protéger les enfants des convulsions. Dans le quartier Saint-Séverin, à Liège, sainte Geneviève protégeait de la fièvre lente grâce à un cordon spécial; de même à Grivegnée, où l'on recourait à sainte *Five-linne*. Nous avons d'ailleurs suivi cette tradition pour notre bébé.

Le pharmacien Brouhon, au coin de la Banque, était un homme plein d'humour mais impressionnant avec sa barbe taillée comme celle d'Adolphe Max. Avec la complicité de certains médecins, il confectionnait des médicaments placebo à la mie de pain, destinées aux malades imaginaires particulièrement impressionnables; ceux-ci déclaraient après quelques jours de "traitement": "Ça va mî, ça va mî!" Ce pharmacien avait un coeur d'or, il allait lui-même porter des médicaments dans les ruelles de son quartier, et donnait de l'argent aux malades dans le besoin.

**Madame:** Je suis née prématurée, après sept mois de grossesse; je pesais un kilo et demi, on m'a mise dans une grande boîte à cigares, à la chaleur de la cuisinière à charbon. J'ai 84 ans et si ce n'est depuis quelques années, je n'ai jamais eu besoin des médecins ni vu l'hôpital – à part pour l'accouchement de mon fils, en 45. C'était parmi les premiers accouchements effectués à l'hôpital Merlot, qui n'avait pas encore de maternité bien organisée. Alors que mon gynécologue avait annoncé l'événement pour quinze jours plus tard, tout s'est passé en quatrième vitesse et en pagaille; mon mari n'était pas à la maison, le boucher m'a transportée dans sa camionnette jusqu'à l'hôpital, où les infirmières paniquaient parce qu'elles manquaient d'habitude et qu'il n'y avait à ce moment ni médecin ni gynécologue. Le boucher qui était toujours là a téléphoné au gynécologue et j'ai accouché tout habillée, dans ma chambre; ma belle-mère accourue en hâte, voyant le brave boucher en blouse blanche tachée de sang le prenait pour le médecin! Le gynécologue est arrivé quand tout était terminé; "la prochaine fois, prévenez-moi quinze jours plus tôt", a-t-il dit !

## TEMOIGNAGE DE MADAME FANTIN

Le quartier de la place des Martyrs à Ougrée

Il n'y avait que deux maisons de l'actuelle place qui était un terrain vague. Un chapiteau de marionnettes – une toile avec deux ou trois bancs – s'y installait parfois. En 1929, la rue Grande Commune ne comptait que cinq ou six maisons dont la nôtre, le reste était des terrains vagues. Le dessus d'Ougrée n'était pas construit, c'était un terrain de Cockerill où l'on plantait des patates; si bien que notre quartier apparaissait déjà comme la périphérie d'Ougrée, beaucoup plus peuplé dans le bas qu'à présent. Par contre, il existait beaucoup de baraquements en bois, qui ont disparu; par exemple, ici au Thier (où sont actuellement les escaliers), du côté de la rue Fontaine à la Chatqueue, à la rue Guillaume d'Orange aussi. La commune avait construit ces pavillons de deux ou trois pièces pour répondre à la pénurie de logements. Acheter sa maison revenait cher pour un ouvrier et on ne trouvait rien à

louer.

### **Les soins de santé**

Ougrée comptait quatre ou cinq docteurs avant la guerre et au moins deux pharmacies. Les bureaux de la mutuelle d'Ougrée Marihaye se situaient sur le quai et l'ancien hôpital était là où sont les grands bureaux actuellement. A la mutuelle, un ticket coûtait quatre francs et on payait directement le docteur avec ce ticket. A la clinique Merlot, on payait cinq francs à l'entrée et c'était tout. On regardait à deux fois avant d'appeler le médecin.

Dans les cas de pleurésie ou de pneumonie, on plaçait sur la poitrine des emplâtres de farine de lin chaud qui éliminaient l'infection petit à petit; le traitement était fort long. Les antibiotiques n'existaient pas; on soignait avec des sirops et des ventouses, qu'une sage-femme venait placer.

La maladie la plus redoutée avant-guerre était la tuberculose. Les malades allaient en cure à Borgoumont, à La Gleize, à Magnée. Ils mouraient souvent, c'était comme le cancer aujourd'hui, avec la contagion en plus. J'ai connu une famille de neuf enfants qui ont été emportés les uns après les autres par la maladie vers dix-huit, dix-neuf ans; seules la mère et une fille ont échappé. Les enfants de plus faible constitution étaient contaminés par le microbe et mouraient avant vingt ans; c'était le fléau de la jeunesse.

L'hygiène n'était pas respectée dans ces familles. Je me souviens fort bien qu'un de mes cousins était tuberculeux, et lorsqu'il venait à la maison, ma mère lui réservait un couvert et de la vaisselle qu'elle lavait toujours à part. Il n'en savait rien, bien sûr. On connaissait les personnes atteintes, on avait une certaine crainte de la contagion mais on craignait aussi de les froisser et on ne les tenait jamais à l'écart. Dans les écoles, je ne me souviens pas qu'on prenait des précautions.

La scarlatine faisait parfois des ravages, on n'avait pas encore de médicaments, ni contre le typhus. Une petite voisine est morte du typhus et mes parents m'ont interdit de remettre les pieds dans cette maison.

### **Remèdes de famille et guérisseuses**

Lisa qui habitait rue des Ecoliers (l'actuelle rue de l'Enseignement) a soulagé ou même guéri beaucoup de personnes que les médecins étaient impuissants à traiter. C'était une spirite, elle avait une grande photo du Père Antoine dans sa cuisine. Quand vous alliez la trouver, elle se recueillait, puis elle travaillait sur vous comme les spirites; avec des passes, elle chassait le mal, elle essuyait ses mains sur elle; après elle s'adressait au Père, elle vous disait ce qu'il lui conseillait de faire (prendre certaines plantes, du jus de carottes, du "thé", etc., même des préparations de pharmacie) et elle remerciait le Père. Il fallait avoir confiance en lui pour être guéri, mais elle a aidé beaucoup de monde. Elle n'a jamais rien accepté en paiement, même quand elle s'est retrouvée veuve; si on donnait quelque chose, elle le portait au temple de Jemeppe. Sa soeur tenait le temple aux Quatre Bras.

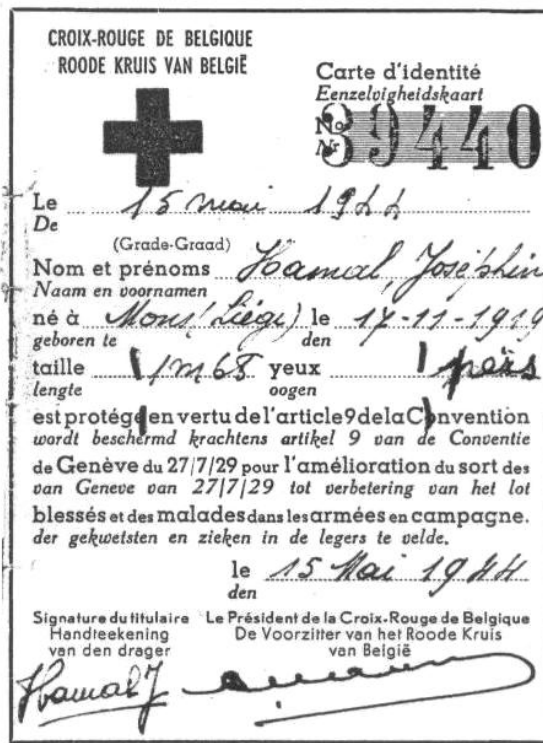
Une fois, Lisa travaillait sur une femme qui avait mal aux épaules, elle lui a dit: "Quelqu'un s'appuie sur toi, ma fille; va sur les tombes de ceux de ta famille, demande-leur ce qu'ils veulent". La femme y est allée, elle a eu l'idée qu'ils désiraient des prières, elle a prié pour eux et elle n'a plus eu mal.

Pour quelqu'un qui avait un cancer à l'estomac et qu'on avait opéré, Lisa disait de prendre trois carottes dans le jardin d'un voisin, les cuire, les mettre sur le mal, puis les enterrer au jardin; au fur et à mesure qu'elles pourriraient, le malade serait soulagé – mais pas guéri, c'était impossible.

Quand ma mère était gravement malade, j'ai été au temple de Jemeppe; la Mère m'a dit: "Il te faudra du courage, ma fille; pas tout de suite, mais dans quelque temps". Et en effet, ma maman est morte un peu plus tard.

Au début de la rue de l'Eglantier, Madame Marcabane était connue pour son remède secret contre la jaunisse; elle venait vous l'administrer trois jours de suite, gratuitement, et on guérissait, alors que les docteurs ne savaient que faire.

J'ai entendu raconter que pour les maladies de foie et la jaunisse, il fallait enfermer des cloportes vivants dans un sachet, le mettre sur la poitrine et le lendemain, les jeter au jardin; ils avaient pris le mal.



"Carte d'identité" de la Croix-Rouge (document Mme Bougnet)

## SOUVENIRS DE Mme J.V.

J'habitais rue Biez du Moulin. Mon père était originaire de Stockay Saint-Georges, il était de l'âge des filles de Catherine Seret, ils dansaient ensemble, à l'époque. Catherine est morte en 1917. Des médecins lui ont cherché noise à cause de ses remèdes. Les filles ont continué et actuellement, c'est une nièce qui poursuit la tradition. Mon père a eu un empoisonnement du sang après s'être blessé au doigt en tuant le cochon, le docteur voulait l'amputer; il est allé chez Florentine, la fille de Catherine, et il a guéri. Quand mon mari a eu un anthrax à la fesse, suite à une piqûre mal faite, j'ai mis de l'eau et de la graisse de Catherine sur cette laide plaie; le docteur m'a dit que j'avais bien fait! Des gens venaient de partout, j'en ai vu de Tournai. Florentine a guéri l'impétigo de ma fille et le mien, car la petite m'avait contaminée. Quand j'allais là-bas, j'étais reçue comme une amie, à cause de mon père.

Une vieille femme qui habitait en face de la Pompe-aux-ramons, dans ma rue, soignait la fièvre lente, l'érésipèle; une autre, qui est morte centenaire, a encore soigné à nonante ans, le zona de mon mari; elle remettait aussi les tours de reins.

Il paraît qu'une racine dans les bois permet de faire soi-même une pommade contre les hémorroïdes, m'a-t-on dit.

Avant guerre, beaucoup de gens allaient chez les antoinistes; il fallait absolument avoir la foi. Une parente accompagnait sa mère malade à Jemeppe, le Père (c'était encore lui) a dit: "Je ne peux pas travailler, je sens qu'une personne ici n'a pas la foi". Elle a reconnu que c'était elle, mais elle accompagnait sa mère qui elle, croyait; elle est alors sortie. Personnellement je ne crois pas non plus.

## SOUVENIRS DU DOCTEUR L.G.

J'ai 91 ans. J'ai commencé ma carrière en 1932, en ouvrant un cabinet de généraliste dans le fond de Seraing et en assurant un mi-temps à l'hôpital Cockerill. J'ai fini par prendre ma retraite en 1965 mais je pratique encore trois après-midi par semaine, en fonction des normes imposées par la loi.

Avant-guerre, nous n'étions que six ou sept généralistes dans le coin, chacun avait une grosse clientèle. Je me souviens du vieux docteur Gérard qui se déplaçait toujours à vélo, avec sa petite sonnette; les autres, eux, possédaient une auto mais en 1940, la mienne a été détruite et j'ai dû pédaler pendant toute la guerre.

**Question: Quelle a été l'évolution de la santé et des soins?**

**R:** Deux décès m'ont fort marqué au début de ma carrière: un gosse est mort de méningite tuberculeuse, à la cour du Val, et une jeune femme, une apprentie-coiffeuse de dix-huit, dix-neuf ans est morte d'une broncho-pneumonie. J'ai fait venir un interniste de Liège, mais il était aussi impuissant que moi: on lui a donné de la vitamine C, des expectorants etc., on n'avait rien. L'ère des antibiotiques dès la fin de la guerre a donné un coup de pouce à certains traitements. La sous-alimentation encourageait la tuberculose, et les difficultés de ravitaillement ont eu des conséquences – pas aussi graves que pendant la première guerre, où là, les gens avaient été encore plus affaiblis. La fameuse épidémie de grippe tuait les gens en deux jours, à cette époque. Ce métier est parfois dur moralement. Aujourd'hui, on se retrouve impuissant devant les cancers (à part certains curables), et ne parlons pas du sida.

Je ne pourrais pas dire si la population est plus ou moins résistante qu'autrefois; la longévité s'est accrue, en tout cas.

Le statut du médecin a changé: avant, c'était "Monsieur le Docteur"; aujourd'hui, on s'en fiche, on se demande seulement: "Combien va-t-il me coûter ?". Des malades viennent pour demander des somnifères et des tranquillisants; j'essaie de les freiner le plus possible, j'ai de longues conversations avec eux pour les apaiser, leur faire sortir ce qui les préoccupe. Les circonstances actuelles sont difficiles pour les nerfs, autrefois, je rencontrais moins de cas de ce genre.

**Q: Que pensez-vous des remèdes traditionnels, de Catherine Seret, etc. ?**

**R:** Les cataplasmes et autres vieux remèdes n'étaient pas mauvais; Catherine Seret et le Père Antoine me semblent des placebos. Le psychisme joue beaucoup dans la maladie et puis comment savoir si la personne n'aurait pas guéri d'elle-même de toute façon? Prenez deux cas semblables en apparence, l'un guérira et l'autre pas; pourquoi?

**Q: Une pratique en milieu principalement ouvrier a-t-elle quelque chose de particulier?**

**R:** Je ne crois pas. J'ai toujours eu de bons rapports avec les ouvriers et leurs familles. Je prenais mon temps pour les interroger, les mettre en confiance, savoir ce qu'ils avaient en tête; à partir d'alors, ça allait. A l'hôpital, je visitais la salle des blessés avec le Docteur Proyard, l'ambiance était bonne; les gens étaient bien nourris, bien soignés, plus à l'aise que dans les grands complexes actuels. J'ai rencontré quelques "carotteurs", évidemment, dont un qui tombait en syncope sur commande. Un jour, un homme employé à Colard, voulait que je le déclare accidenté du travail, il avait mal au pied mais manifestement ce n'était pas du tout une plaie traumatique, c'était une maladie. Je le lui ai dit et il m'a sauté dessus; comme j'avais fait un peu de boxe, j'ai riposté. Deux jours plus tard, il est revenu en compagnie de son délégué syndical pour présenter ses excuses. J'ai soigné aussi pas mal de cadres de Cockerill (mon père en faisait partie), la composition sociale de ma clientèle était donc variée; les patients de milieu aisé n'étaient en général pas les plus faciles.

**Q: Quelles étaient vos activités à l'hôpital?**

**R:** L'examen lors de l'embauche, les gardes jour et nuit une semaine par mois, les premiers soins à la polyclinique pour les accidentés, que je dirigeais vers le Docteur Proyard s'il fallait opérer, ou le Professeur Christophe dans les cas graves. J'étais de garde, à tour de rôle avec mes collègues Biquet et Proyard, à l'infirmerie de la rue du Bac, qui traitait les petits cas.

**Q: Quelle est votre philosophie sur la santé, à 91 ans?**

**R:** J'ai toujours été optimiste de nature, il n'arrive que ce qui doit arriver; on ne peut éviter la maladie. Je m'en suis toujours bien tiré alors que j'ai eu toutes les maladies infantiles, puis des pépins sérieux: une péritonite, que le Professeur Christophe a soignée comme on pouvait, sans antibiotiques (c'était entièrement de ma faute, j'avais retardé l'opération de l'appendicite, comptant toujours que cela passerait!); ensuite, j'ai été contaminé par un enfant atteint de diphtérie, il m'a postillonné au visage pendant que j'examinais sa gorge. J'ai oublié d'informer le confrère qui m'a administré le sérum antidiphtérique que je venais de recevoir un sérum lors de la péritonite et j'ai fait un choc anaphylactique carabiné; j'ai cru que j'allais claquer. J'ai attrapé une hépatite, par contagion aussi. Il n'existait pratiquement pas de traitement, à part le repos et un régime pendant plusieurs mois. Récemment, j'ai eu une fracture du col du fémur, dont je ne garde quasi pas de séquelle, et je remarque normalement; j'ai encore souffert d'une commotion cérébrale lors d'une chute en arrière, et j'ai bien récupéré. Alors j'ai prévenu ma femme qu'au prochain accroc, elle n'aille pas chercher un médecin mais un bon vétérinaire.

J'ai fait beaucoup de sport dans ma jeunesse, surtout du cyclisme. J'ai toujours aimé boire un verre avec les copains, bien manger et fumer (ce qui est très mauvais comme vous savez), mais je continue... Je ne regrette qu'une chose, tous les anciens amis et anciens confrères ont disparu, et je me retrouve isolé. Heureusement, j'ai la présence de ma seconde épouse, qui est parfaite.

## **SOUVENIRS DE J.D.**

### **Autre génération... autres soins**

Ma soeur et moi sommes nées dans la cuisine de la maison. Seule l'accoucheuse était présente. L'accoucheuse était un personnage très important à l'époque. Pour les enfants, elle paraissait un peu mystérieuse, tabou. Car, lorsqu'elle venait, les adultes parlaient à voix basse ou nous éloignaient.

Mais ma soeur et moi, nous avons accouché à l'hôpital. Il ne nous serait même pas venu à l'idée d'accoucher ailleurs. Cela allait de soi. Les moeurs avaient changé.

Mes grands-parents maternels, chez qui nous vivions, ne se rendaient jamais chez les médecins. Seulement à la fin de leur vie, on a fait appel à leurs services. Pour toute pharmacie, ma grand-mère avait – placés sur les hauteurs de son buffet de cuisine – de l'eau et de la pommade de Catherine Seret, de la teinture d'iode, de la glycérine pour soigner les gerçures de l'hiver et les mains abîmées par des lessives pénibles. A cette époque, laver le linge n'était pas une partie de plaisir!

Ma grand-mère avait aussi des graines de lin et de la farine de moutarde dans son buffet, plus un dictionnaire médical. J'adorais le feuilleter. Voilà, c'était toute la pharmacie !

A propos de Catherine Seret. Plus tard, on a raconté qu'elle avait découvert la pénicilline bien avant Fleming, car ses remèdes guérissaient les plaies infectées. Et pour les infections, les panaris par exemple, on utilisait aussi des pansements au savon vert, employé habituellement pour la lessive et le nettoyage.

Nous habitons Sclessin, commune à ancienne vocation viticole. Un beau plan de vigne poussait contre la façade arrière de la maison. Un monsieur venait très régulièrement chercher de la sève. Potion magique? Eau de Jouvence peut-être ? En cas de douleurs dentaires, on les calmait avec des clous de girofle ou de l'eau de vie. Je me souviens qu'un monsieur habitant Cointe, possédant des chèvres et un bouc, soignait les abcès dentaires avec les poils de son bouc, poils coupés à l'endroit le plus "parfumé", placés dans un linge et posés sur la joue rebondie et douloureuse. Ma soeur et moi, n'avons jamais reçu ce genre de soins. A l'âge de deux ans, ma soeur eut une congestion pulmonaire, avec forte fièvre. Une voisine préconisait de couper un pigeon en deux et de le déposer sur la poitrine de l'enfant pour faire baisser la fièvre. Bizarre non? Devant la gravité de la maladie, le médecin de famille, après avoir demandé l'avis de mes parents, fit appeler un professeur pour une consultation. C'était chose courante à l'époque, dans les cas graves, le spécialiste se déplaçait.

En ce temps-là, on utilisait fréquemment l'ouate thermogène. J'ai fort souffert pendant la guerre de rhumatisme articulaire aigu. Je vivais dans la cave où on avait installé mon lit et mes articulations malades étaient recouvertes de cette ouate thermogène. Aujourd'hui, on me mettrait des Damart !

Voilà, c'était un autre monde. La roue tourne ! Quoi de plus naturel ! Ce qui ne veut pas dire que nous vivons une période héroïque. Etait-ce bien intéressant de raconter ces anecdotes aux lecteurs ? Je me pose la question.

## **SOUVENIRS DE Mme BOVY**

### **Soins de santé**

Alors que je ne suis pas crédule, j'ai connu deux cas curieux. J'avais de l'eczéma jusqu'au sang, lorsque je tenais la pompe à essence rue Ferrer, sans doute à cause de l'essence. J'ai mis toutes sortes de pommades, en vain. Je n'y croyais pas mais j'ai appliqué les remèdes de Catherine Seret, et j'ai guéri.

Mon poignet s'est tordu, et pour le soigner, je suis allé à Rotheux chez un rebouteux: il a fait le signe d'une croix sur le poignet et je n'ai plus rien eu.

## **M. GAUMIER: GUERISSEUR ET VIEUX REMEDES**

En 1946, j'avais trois ans, j'étais condamné par la médecine, j'avais la fièvre lente, maladie infantile dont la tradition veut qu'elle résulte d'un mauvais sort jeté par une sorcière. Je ne crois pas cette explication. Il y avait une dame Pauline à Grivegnée qui soignait cette maladie. Elle mettait un sachet fermé pendre au cou, puis elle allumait une bougie et commençait sa neuvaine. Il fallait fournir des bougies blanches, on mettait ce qu'on voulait dans la boîte aux lettres. Je ne sais plus le temps qu'il fallait garder ce sachet autour du cou mais il ne fallait pas le brûler avant la fin de la neuvaine à Sainte Geneviève.

En vérifiant certains points sur le Père Antoine, j'ai retrouvé des remèdes:

**1° Fortifiant:** 10 noix de muscade rapées; 100 g d'alcool à 90°; 5 morceaux de sucre.

Mettre dans un demi-litre d'eau tiède, une poignée de clous rouillés pendant 48 heures (il va de soi que ces clous rouillés doivent être lavés préalablement). Mélanger l'eau au reste et répartir sur six bouteilles de vin de Bordeaux. Après 24 heures, prendre un verre à vin, avant chaque repas. Agiter la bouteille avant de s'en servir.

**2° Hernies, glandes enflammées, hémorroïdes:** 80 à 100 g d'écorce de chêne, coupée en morceaux, en décoction, pour un litre d'eau; faire bouillir dix minutes. On s'en sert sans compresse.

**3° catarrhes aigus et chroniques de la poitrine:** racine de bryone: 45 g; miel: 500 g; vinaigre 750 g. Faire bouillir une demi-heure et passer. Dose: une ou deux cuillerées de deux heures en deux heures.

## LES AVORTEMENTS

*Cinquante ans plus tard, les témoins réagissent encore très vivement et souhaitent garder l'anonymat sur ce sujet. Une féministe a allumé la mèche en nous parlant du mystère qui entourait les sages-femmes "parce qu'elles étaient souvent aussi faiseuses d'anges". A son avis, les avortements auraient été très nombreux jusqu'à l'apparition de la pilule contraceptive; la plupart des femmes vivaient dans la hantise d'être enceinte.*

*Un autre témoin se récrie: "La différence entre l'homme et l'animal, c'est que l'homme peut maîtriser sa sexualité. On croit que la pilule a "libéré" la femme, mais elle est dangereuse pour sa santé. Dans les années 30-50, les hommes savaient prendre leurs responsabilités, ils ne laissaient pas la femme se débrouiller seule pour la contraception. Les couples qui ne voulaient qu'un ou deux enfants n'en avaient pas plus. Comment? L'homme descendait du tram un arrêt avant, tiens! C'était un comportement plus respectueux de la femme et bien plus civilisé que l'insouciance des hommes dans la période soi-disant libérée. On voyait des volées de marmots dans les familles où l'homme buvait et n'était plus en état de se contrôler; je ne leur jette pas la pierre, souvent ils rentraient épuisés de la mine, ils buvaient un peu trop et quand ils retrouvaient leur femme... Mais je n'ai pas eu connaissance de nombreux avortements".*

*Un autre témoin, bien au courant de la vie sérésienne, affirme qu'il n'a jamais entendu parler de cas d'avortements dans son entourage, même dans les conversations fort discrètes, alors que par contre, on parlait des filles-mères et du père supposé. "La volonté d'avorter n'était pas répandue; ce n'était pas des accoucheuses qui s'en chargeaient car il y a eu des décès par manque d'hygiène. Avant guerre, un procès concernant des personnalités de la région accusées de complicité d'avortement a fait grand bruit et s'est terminé par des sanctions très sévères. Le seul moyen contraceptif était la capote anglaise, difficile à trouver en pharmacie (parce que des pharmaciens refusaient par principe de la vendre) et d'un confort... épais comme du pneu. Je sais cependant qu'on vendait assez ouvertement de la tisane d'armoise pour faciliter les fausses couches".*

*Un vieux médecin: "Oui, des accoucheuses pratiquaient bien les avortements, et quelques médecins également; leurs adresses circulaient de bouche à oreille. Les avortements n'étaient pas rares, pour des raisons économiques surtout, et pendant la guerre pour cacher la preuve de l'infidélité au mari prisonnier en Allemagne. Quant au mobile de ceux ou celles qui pratiquaient l'acte, c'était souvent l'appât du gain".*

# La santé à l'école

## SOUVENIRS DE Mme BOUGNET Infirmière scolaire

### Le premier dispensaire scolaire

En 1920 fut créé le premier dispensaire scolaire de la région liégeoise, rue Morchamps, sur ordre du vieux Merlot, qui nomma le Docteur Houard responsable. Deux infirmières le secondaient, Mesdames Germain et Wéry. En 1941, je suis entrée en fonction, à 21 ans.

Une fois par an, les élèves de toutes les écoles communales de Seraing venaient passer la visite; nous en effectuions ainsi environ 4.000 par an: analyse d'urine, examen des yeux, mensuration et poids, radioscopie des poumons et après 1950, cuti. A partir de 1946-47, un service itinérant de dentisterie (un car) avec le Docteur Gony et Mme Sacré, puis moi-même, contrôlait l'état des dents et les soignait si les parents étaient d'accord.

En 1946 également, le Docteur Houard et moi-même avons créé l'Orientation professionnelle pour tester les aptitudes manuelles et intellectuelles des élèves de sixième année et du quatrième degré. Un appareil me permettait de mesurer la dextérité des enfants pour démonter et remonter des pièces; je réalisais un test pour les daltoniens, des tests psychologiques et un examen médical en fonction de la profession envisagée. Un enseignant se chargeait du test écrit pour l'orthographe et l'orienteur (un directeur d'école) rédigeait ensuite un rapport à l'intention des parents. Dans ces années, la profession de psychologue n'existait quasi pas.



Devant le dispensaire, rue Morchamps;  
de gauche à droite, Mme Lambert Wéry, Mlle L'homme, M. Houard, Mme Bougnet (1951)  
(photo de Mme Bougnet)

On trouvait des enfants assez doués pour les études, même supérieures, ce n'était pas que des manuels. Les enfants des écoles techniques venaient aussi, pour s'orienter dans la suite de leur cycle. J'ai quitté ce poste, ayant trop de travail. Le bureau a alors déménagé en face du collège Saint-Martin, vers 1950.

Dès le début, le dispensaire a reçu d'autres tâches:

- la surveillance des maisons de logements (pièces louées par des privés à des étrangers). Quand un logement était ouvert, la police me prévenait et j'allais voir sur place si certaines normes étaient respectées. Il fallait douze mètres



Salle d'examen en 1960 (photo de Mme Bougnet)

cubes d'air par personne mais souvent, les gens y dormaient par roulement 24 heures sur 24. Je visitais aussi les maisons déclarées insalubres;  
- je surveillais les débits de crème glacée, la propreté du matériel et du local; en cas d'infraction, je plombais tout le matériel;  
- les prostituées (appelées "femmes cartées") étaient obligées de passer deux examens par semaine chez nous; nous faisons les analyses dans notre laboratoire (sauf l'analyse de sang pour la syphilis) et les cas de blennorragie étaient conduits au service des Récollets, une dépendance de Bavière. La syphilis était rare;  
- les étrangers en arrivant d'Italie étaient aussi soumis à un examen pour détecter la blennorragie; les cas positifs devaient se représenter avec un certificat de guérison;



- les sportifs sérésiens et autres venaient pour vérifier leur aptitude;
- nous assurions le service d'hygiène en général, autopsies etc.

Le dispensaire jouait le rôle d'une petite clinique. Lorsqu'un enfant se blessait, un chirurgien était là pour le recoudre ou le plâtrer. J'ai mis beaucoup de points de suture à des ouvriers communaux, je donnais des rayons ultra-violet pour lutter contre l'anémie et le psoriasis, le zona; des diabétiques recevaient leur piqûre d'insuline, des gens pauvres demandaient des consultations. Une bonne collaboration régnait entre les différents établissements de soins, Merlot nous envoyait des malades quand leur radio était en panne. Mais nous représentions une concurrence avec l'hôpital, qui soignait aussi gratuitement; aussi après la guerre, nous nous sommes limités à la prophylaxie stricte.

Les locaux du centre hébergeaient également l'ONE. C'est vers 1950 que le dispensaire est passé sous la surveillance de l'Etat, il est devenu centre de santé. Le Docteur Houard a été pensionné en 1958 et moi-même en 1975. Après cette date, le centre est passé à la province de Liège, qui le gère encore à l'heure actuelle. La dentisterie, après la pension du Docteur Gony, s'est installée à la mairie d'Ougrée où existait déjà un centre fixe.

#### La santé des écoliers

Ils étaient en général bien portants, sauf pendant la guerre. On mangeait fort maigre et peu sucré à cette période, les adultes s'en portaient mieux, d'où moins de maladies d'estomac, de foie, de reins; évidemment, il était temps que cette cure diététique cesse, parce que les gens s'affaiblissaient. Les enfants, eux, souffraient du manque de calcium et de vitamines:

- l'impétigo était fréquent, dû à la carence de vitamine et de ... savon; les chambres et les baraquements des étrangers étaient dépourvus d'eau courante. On enlevait les croûtes sur le visage et le crâne à l'aide d'une lotion émoullissante, puis on mettait de la pommade; les enfants en voyaient, les pauvres!

- les poux amenaient souvent l'impétigo;

- la gale était plus rare, on la traitait aux Récollets de Bavière;

- la radioscopie a permis de détecter pas mal de cas de tuberculose pendant la guerre. Nous n'avions pas le temps de mettre le tablier de protection, l'appareil avait des fuites à gauche et à droite, ce n'est qu'en 1950 qu'il a enfin été remplacé. Lorsque nous découvrions une tache au poumon, nous recherchions nous-mêmes au laboratoire le BK, puis nous dirigions les cas au dispensaire Montefiore, rue Peetermans, qui les soignait et les envoyait en sana. Les cas trop graves allaient à Bavière. On n'avait pas de médicament, on soignait par le régime alimentaire et le bon air; avant 1947, on n'enlevait pas non plus les lobes atteints. La pénicilline est apparue après guerre, on a fermé les sanas et soigné à domicile. Les règles de prophylaxie dans la famille (vaisselle à part, etc.) ont été plus expliquées et bien observées; avant, cela n'était pas vrai. Le nombre de cas a fort diminué. Le CPAS accordait double ration alimentaire aux tuberculeux;

- nous avons connu une épidémie de diphtérie (croup). Dès que les enfants avaient mal à la gorge, nous faisons un prélèvement que Bavière analysait. S'il était positif, on donnait du sérum; quant au porteur de germes, qui ne développait pas la maladie mais infectait les autres, il devait subir des lavages de la gorge et du nez avec une solution au permanganate de potasse dilué. Le malade étouffait à cause des peaux, on pratiquait la trachéotomie parfois à domicile quand c'était urgent, on introduisait une canule pour qu'il puisse respirer;

- en 1948, une épidémie de polio a laissé beaucoup d'enfants paralysés. Nous envoyions les prélèvements de selles à Gand; quand il y avait un cas, on prélevait à toute la famille. Les enveloppements bien chauds empêchaient la paralysie des membres. Le vaccin s'est généralisé après.

Nous allions rendre visite aux enfants alités, en plus de notre horaire. On communiquait aussi avec l'institutrice constamment, on formait un groupe avec le corps enseignant; quand le petit malade revenait en classe, c'est l'institutrice qui l'aidait à rattraper le retard.

Les plus malades étaient les plus malheureux, les gosses des baraquements.

Vers 1952, la commune a acheté une colonie scolaire à Spa où les enfants allaient se retaper.

#### L'aide à la Résistance

Le Docteur Houard était un chef de la Résistance; Madame Wéry promenait des armes dans le berceau de son enfant. Des résistants blessés étaient soignés au centre, incognito. Dans la voiture de la Croix-Rouge, on transportait des armes, des résistants etc. Derrière le dispensaire, les résistants sont venus prendre les machines à écrire pour réaliser de la presse clandestine. Madame Wéry a été questionnée par la Gestapo, moi pas; j'ai reçu un diplôme de la Résistance.

#### Le corps s'adapte à beaucoup de choses

Pendant la guerre, il y a eu des cas de fièvre typhoïde; les Allemands avaient très peur de la contagion de leurs troupes et obligeaient à mettre une pancarte sur la maison des malades, qu'ils colloquaient à Bavière au bloc des

infectieux. J'ai connu une jeune fille qui en est morte, et plusieurs autres personnes. On ne les sauvait qu'en leur donnant dix litres d'eau par jour, on les isolait strictement dans la famille. Les rats étaient un vecteur de la maladie, ils sortaient à cause de la faim; nous portions de la poudre raticide aux gens.

Malgré tout, la population s'en tirait encore bien, la contagion était limitée. Quand on pense aux conditions incroyables des réfugiés dans les égouts de Jemeppe, pendant les robots; ils y vivaient ensemble par centaines, toilettes, pets et compagnie, cela puait atrocement. On s'adapte aux conditions de vie spéciales, l'individu résiste à pas mal de choses.

Dans bien des cas, le corps guérit de lui-même; s'il n'y avait que les vrais malades, les médecins seraient au chômage. Après guerre, on a installé un climat médical dans le milieu ouvrier, avec la médecine gratuite, on poussait les gens à consulter pour le moindre bobo.

Certains s'y opposaient. Une famille spirite refusait l'intervention médicale pour une hémorragie cérébrale; des voisins ont prévenu la police et j'ai été envoyée chez eux; ils m'ont expliqué que c'était contraire à leur croyance.

Beaucoup de gens employaient les remèdes de Catherine Seret; moi aussi d'ailleurs, et j'ai toujours ses pommades et son eau. Elle détenait le secret de fabrication d'un chirurgien de la guerre de 1870 paraît-il. La pommade blanche cicatrise les plaies et la brune est une pommade révulsive efficace pour les plaies. L'eau désinfecte, elle doit contenir du bicarbonate de soude, elle remplace le sérum physiologique. J'ai connu par contre une personne diabétique chez qui la pommade a aggravé la blessure.

## SOUVENIRS D'HUBERT DIRICK

### Les soins de santé pour les jeunes

Je suis entré à l'école normale de Seraing en 1928 et j'ai passé un examen médical à l'entrée, mais pas les années suivantes.

Déjà avant-guerre, le dispensaire communal était situé rue Morchamps: c'est le docteur Houard qui l'a dirigé jusqu'après la guerre.

Le corps médical était moins nombreux. Notre médecin de famille était le docteur Bloemen qui avait un cabinet rue de Plainevaux et à Bonnelles. Il y avait plus haut dans la rue de Plainevaux le docteur Detrixhe et avenue du Progrès, le docteur Gérard. Alors, beaucoup de prescriptions étaient établies par le médecin et préparées par le pharmacien; les usines chimiques ont changé tout cela. Mais je n'ai pas été malade souvent.

Le docteur Gony, docteur dentiste, dont le cabinet se trouvait rue Ferrer, m'a soigné les dents. Après la guerre, vers 1946, il a soigné les écoliers dans un car dentaire qui passait dans les écoles le matin; il était accompagné par une infirmière Mme Bougnet.

Avant la guerre, une infirmière visitait les écoles notamment pour s'occuper de la vermine, faire la cuti pour la tuberculose, c'était l'embryon de la médecine sociale. Après la guerre, le dispensaire a été agrandi et le docteur Radelet a succédé au docteur Houard. Dans les différents quartiers, des visites postnatales étaient prévues pour les nourrissons (aux Biens communaux, le local était situé dans l'école).

La Commune a acheté après-guerre un bâtiment rue Fût-Voie à Spa et en a fait le home-école "Les feuillages", réservé aux enfants faibles, débiles, nécessiteux. Le directeur était M. Gaspers, un Sérésien. Des cours étaient donnés, des soins prodigués, des promenades étaient organisées: les enfants s'y rendaient pour trois mois, désignés par le médecin de la Commune.

#### Q.: En tant qu'instituteur, avez-vous connu des épidémies ou des problèmes de santé particuliers parmi vos élèves ?

R.: J'ai enseigné à l'école du Taillis de 1945 à 1948 et de 1962 à 1963. Certaines classes étaient mixtes. La classe était chauffée par un grand poêle placé au milieu; les enfants qui étaient les plus éloignés étaient dans le froid mais sans doute que les enfants étaient plus endurcis, moins frileux. Car ils logeaient dans les baraquements sans cave, avec des pavés, où on n'avait pas fort chaud. Certaines familles avec huit, neuf enfants dormaient par terre, elles étaient relativement

Semaines - Dates Weken - Dagen	Poids Gewicht	Différence Verschil
28-2-22	1800	
7-3-22	2000	200
14-3-22	2200	200
21-3-22	2300	100
28-3-22	2600	300
4-4-22	2700	100
11-4-22	2800	100

Naissance - Geboorte

Détail d'une fiche de l'ONE pour un enfant de faible poids à la naissance en 1922 (document Me Van den Bogaert)

propres: l'eau se prenait encore à la pompe et on se lavait dans un bassin. En 62-63, l'école et les baraquements étaient toujours en bois. En 45-48, il fallait seulement surveiller une ou deux familles dont les enfants avaient des poux dans les cheveux.

De la fin 1948 à 1962, j'ai enseigné à l'école des Communaux. Comme les familles étaient moins pauvres, il n'y avait aucun problème important.

Ma fille a fréquenté l'école des Anémones (entrée rue des Anémones), parce qu'il n'y avait plus de place dans l'école des Communaux; on l'appelait l'"école des baraquements".

## SOUVENIRS DE Mme VAN DEN BOGAERT Infirmière à l'Oeuvre Nationale de l'Enfance (ONE) de Seraing

Vers la fin de la guerre 14-18, l'Oeuvre Nationale de l'Enfance a créé "la goutte de lait", dont la première présidente était Mme Greiner, la femme du directeur de Cockerill. Les mères qui s'y présentaient recevaient un demi-litre de lait par enfant. J'ai conservé des cartes de distribution de 1922; vous pouvez voir qu'on amenait un bébé de 1,800 kilo pour obtenir ce demi-litre, c'est vraiment inhumain!

L'institution a déménagé de la rue Papillon pour rejoindre les locaux du dispensaire scolaire rue Morchamps; une infirmière a été nommée, Mme Brasseur, à laquelle j'ai succédé en 1944. Presque toutes les femmes de Seraing ont défilé chez nous; j'assurais la consultation prénatale avec le gynécologue Albert Radelet. Les accouchements avaient lieu en général à domicile par l'accoucheuse de leur choix (avant l'ouverture de la maternité d'Ougrée) et dans les cas d'urgence, le médecin traitant ou le gynécologue se déplaçait. Je rendais visite aux accouchées, je les invitais à se rendre à la consultation des nourrissons dans un des centres de leur choix (il en existait 7 dans la commune). De 3 à 6 ans, l'enfant était également suivi, puis le dispensaire scolaire prenait la relève après cet âge, si bien que la population était bien suivie; nous étions fort proches des gens, notre commune était à la pointe dans les activités de l'ONE.

ROYAUME DE BELGIQUE — KONINKRIJK BELGIË	
<b>ŒUVRE NATIONALE DE L'ENFANCE</b>	
<i>Nationaal Werk voor Kinderwelzijn</i>	
FICHE CONSTATANT LA REMISE DE LA RATION A L'ENFANT FICHE VASTSTELLEND OF HET RANTSOEN AAN HET KIND WERD OVERHANDIGD	
N° Nr :	(Cacher de la consultation ) (Stempel van de raadpleging.)
30	Lize A
Nom de l'enfant : Naam van het kind :	Levinfosse Adèle
Adresse : Woonplaats :	rue du Roche 25
Date de l'admission : Datum van de aanneming :	15-10-21
	Composition de la ration : Samenstelling van het rantsoen :

Fiche de l'ONE de 1922 (document Mme Van den Bogaert).

### Q.: Quelle a été l'incidence de la guerre sur la santé des bébés ?

R.: D'abord, il faut savoir qu'il y a eu moins de naissances pendant la guerre. Environ septante mille Wallons de 20 à 45 ans étaient alors prisonniers dans les camps, tandis que les soldats flamands avaient été relâchés; voilà d'ailleurs une des causes de la différence dans le taux de natalité entre les deux régions.

Pendant la guerre, nous avons connu plus d'accouchements difficiles, parce que les mamans manquaient de vitamines, étaient alors moins bien suivies... Des bébés mouraient de pneumonie. Il existait des timbres de ravitaillement complémentaires pour les enfants et l'ONE donnait contre paiement un demi-kilo de sucre et un paquet de semoule de riz.

Quand les soldats et les déportés sont rentrés, beaucoup étaient fragilisés. A la libération, la natalité a explosé. Mais le grand changement date de l'apparition des antibiotiques, de la pénicilline pour commencer, dès 1946. On ne voyait plus d'otite purulente, ni de pneumonie ou de diphtérie mortelles, ni de typhus, méningite, tuberculose,

pleurésie, phlegmon, etc. Et que dire de la vaccination antipolio si importante ?

**Q.: Quels conseils donniez-vous aux mères?**

**R.:** Une bonne hygiène, de bons bains avec du savon sunlight, poudrer après le bain, et encore mille autres choses impossibles à raconter ici. L'allaitement maternel était encouragé par une prime de 500 F par mois; nous délivrions le rapport certifiant qu'elles allaient.

**Q.: Que pensez-vous des vieux remèdes?**

**R.:** Ils ont eu leur utilité, *tant qu'on n'avait rien d'autre*. Il ne faut pas les mépriser. Pour les pneumonies, on appliquait un cataplasme avec de la farine de lin ou de la moutarde, du rhum, des jaunes d'oeuf; le sirop de limaçon calmait la toux; un cataplasme de vers de fumier et de lard dégonflait la gorge dans les angines; la toile d'araignée coagulait le sang des plaies; l'or de l'alliance dont on frottait l'orgelet le guérissait à cause des rayons propres à ce métal; les ventouses ainsi que les sangsues décongestionnaient; les cataplasmes avec des pelures de pomme de terre faisaient mûrir les phlegmons plus rapidement. Les remèdes de Catherine Seret sont efficaces contre les plaies; un de mes oncles s'était blessé au médium, le médecin voulait l'amputer mais grâce à l'eau de Catherine Seret, il s'est guéri et il a gardé son doigt.

**Q.: Une anecdote?**

**R.:** Lors d'une consultation à Bavière, en présence d'un éminent professeur, de ses assistants et infirmières, une mère de famille nombreuse sérésienne accompagnait un de ses petits garçons. Le professeur s'adresse à lui en wallon: "Kimint vas-s', valèt?" et l'autre de répliquer: "Et ti, pèlake?". Je vous jure qu'il y a eu un grand silence dans la salle!

## **SOUVENIRS DE J.L.**

### **La colonie pour les enfants sous-alimentés de Seraing**

De 1942 à fin 1994, j'ai été secrétaire économe de la "colonie pour enfants débiles de Seraing" (en fait, les enfants sous-alimentés de prisonniers). Nous logions dans une villa à Spa. La colonie dépendait de la Commune de Seraing, de la Croix-Rouge et du CAP (Assistance publique) et abritait cent quatre-vingts gosses de six à quinze ans. Les enfants étaient réalimentés pendant trois mois et renvoyés ensuite dans leur foyer. Ils suivaient des cours: une institutrice avait en charge les trois dernières années primaires et un instituteur les trois premières; plus bas, se trouvait la colonie pour les enfants des écoles libres, dont j'étais également la secrétaire économe. Plusieurs ambulanciers de la Croix-Rouge nous aidaient.

Je crois que la sélection des enfants était effectuée par la CAP et la Croix-Rouge sur base d'un rapport des enseignants. Les enfants devaient passer ensuite une visite médicale avant de pouvoir partir, car nous ne prenions pas les malades.

A Spa, le docteur Barzin soignait les enfants (de tous les homes d'ailleurs). Les homes de Spa ont subi une épidémie de diphtérie. Le docteur nous a interrogés: "Comment cuisez-vous le lait ?" Comme partout, on arrêtait de chauffer quand la crème se formait, mais les germes n'avaient pas été détruits et se développaient; il fallait percer la crème et continuer à chauffer! Pour enrayer l'épidémie, les enfants ont reçu des piqûres avec une grosse aiguille. Un jour, on ne trouvait pas le docteur, et j'ai dû piquer un enfant dans le ventre, comme pour le typhus. L'enfant ne dit rien mais je vois une ampoule grosse comme un oeuf, et j'ai paniqué parce que je croyais avoir mal fait ! Nous avons malheureusement eu un cas mortel, une petite fille de la Chatqueue.

Pour l'alimentation, on recevait des timbres de ravitaillement et beaucoup de bons pour le charbon du Ministère qui avait en charge l'ONE. Je troquais ces bons à l'épicerie, à la boucherie; je disais au boucher: "J'ai cent quatre-vingts gosses et vingt personnes, il me faut cent grammes de viande par jour!" Je ne voulais pas de pain gris, on avait du pain tamisé. En 44, quand je suis rentrée, j'ai encore ramené des bons de charbon que j'ai remis à l'Assistance Publique et ainsi, des nécessiteux ont reçu du charbon.

Un gamin, le petit Marcel, dont le père était prisonnier, a décrit le menu du dimanche dans une lettre à sa mère adoptive. Le matin, il recevait des tartines beurrées et un bol de chocolat chaud; la compétition, c'était à qui mangerait le plus de tartines ! A 10 h, il avait droit à un fruit (la propriétaire de la villa avait beaucoup d'arbres fruitiers et elle adorait les enfants). A midi, les enfants avaient le potage, l'huile de foie de morue – ils n'en mangeaient que si je venais m'asseoir à côté de l'instituteur en avaler avec eux ! – des pommes de terre, des légumes et de la viande. Avec les restes des repas, nous élevions un porc qu'un homme abattait; comme l'homme recevait quelque chose, il nous apportait du pudding acheté en Hollande pour nous remercier. Le pudding était aussi offert aux enfants le dimanche. Dans l'après-midi, du cramique préparé par la cuisinière était distribué. Le soir, ils mangeaient de la purée et souvent du poisson à l'huile.

La femme a répondu au petit Marcel: "Fê-s-t' crèver tant qu'c'est po rin !". J'ai conservé cette réponse longtemps

dans le bureau...

La colonie a été le plus beau moment de ma vie. Les enfants m'appelaient "Doudame" (douce dame). Tous les trois mois, à la fin de leur séjour, j'accompagnais les enfants à la gare de Spa et je pleurais quand ils retournaient chez eux.

Après-guerre, la commune a ouvert à Spa, pour les enfants débiles, la colonie "Les feuillages", dans un autre bâtiment.

## **SOUVENIRS DE J.R.**

### **L'hygiène sociale et scolaire à Ougrée**

Mon épouse, que j'ai rencontrée début 39, était infirmière d'hygiène sociale depuis la fin des années 20; elle secondait le chef du service médical de la commune, le docteur Gilles, qui était un ancien combattant de la guerre 14-18.

C'était un service impeccable. En quoi consistait-il ? Globalement, il avait en charge l'hygiène de la commune d'Ougrée-Sclessin.

Les commerçants étaient contrôlés régulièrement: les bouchers, les marchands de crème glacée, les cantines, les crémeries, etc., tout ce qui était susceptible de menacer les gens dans leur santé. De temps en temps, des fermetures limitées étaient décrétées, jusqu'à ce qu'un nouveau contrôle ait lieu. C'était fort suivi: une hygiène totale pour l'alimentation au détail (les produits frais) était exigée. A cette époque, la sévérité était extraordinaire.

Particulièrement après-guerre, le service des étrangers s'est fort développé. Les nouveaux immigrés passaient une visite médicale et recevaient une piqûre (de quoi ?). Le gros problème, c'était le logement: il fallait un minimum de cubage en fonction du nombre de locataires; parfois, ils étaient trop nombreux – le double ! – et alors une évacuation *manu militari* s'ensuivait. Mon épouse était alors accompagnée par des policiers.

L'activité principale était bien l'inspection scolaire. Des visites étaient programmées chez le docteur, cela plusieurs fois par an, je crois. A Ougrée, le dispensaire était situé rue de la Vallée (rue disparue, tout près de l'actuel pont d'Ougrée), et était composé d'un bureau pour l'infirmière et d'un bureau pour le docteur. Mais en plus, l'infirmière visitait aussi régulièrement les écoles, elle faisait le tour de la classe pour déceler surtout les enfants qui avaient des poux et de l'impétigo et elle signalait discrètement à l'enseignant que tel ou tel élève devait passer la visite. J'ai appris tout cela par des enseignants parce que mon épouse respectait strictement le secret professionnel et ne me racontait rien. Je vois encore le peigne en acier aux dents serrées qu'elle utilisait pour les poux, et pour soigner l'impétigo, elle appliquait une pommade très efficace (dont j'ai oublié les ingrédients) et de l'eau de dalibour.

Au moins une fois par semaine, au petit matin, mon épouse se réveillait à cause des poux et avec une dextérité extraordinaire, elle les attrapait. D'après ce que je sais, les poux ne restent pas sur les blondes.

Je me souviens qu'il existait également une dentisterie tenue par le docteur Gony.

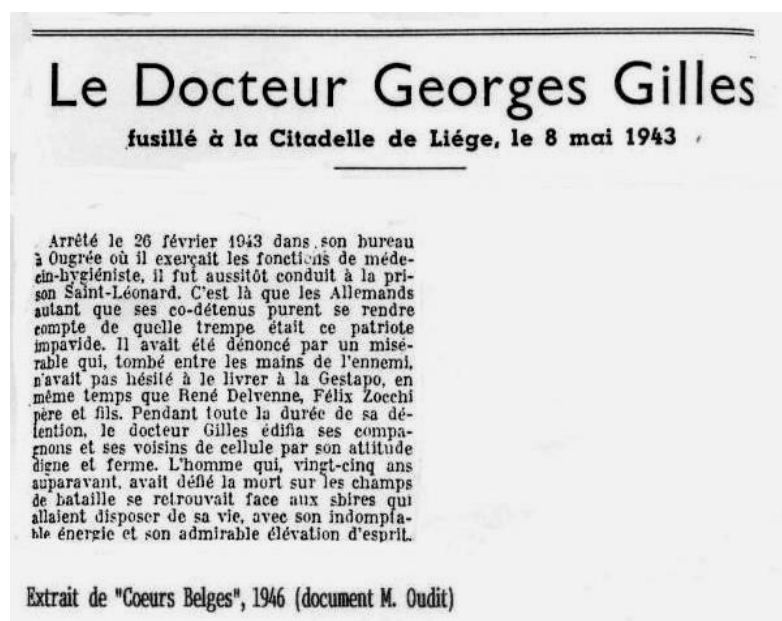
### **L'arrestation du docteur Gilles et la résistance**

Pendant la guerre, j'ai assisté involontairement à une intervention. Vers fin 41, début 42, le docteur Gilles communique à ma femme: "Je voudrais voir votre mari". Elle me téléphone. J'entre par son bureau et je vois qu'elle gratte l'impétigo avec un scalpel, avant de jeter les croûtes dans un seau à déjà demi-rempli!

J'entre dans le bureau du docteur Gilles. Il me dit: "Il y a urgence. Vous n'ignorez pas que je fais partie de la résistance – je l'ignorais – et j'ai confiance en vous pour remettre ce petit paquet à l'hôtel de Flandre. Quant à moi, je suis certainement dénoncé. M. Zocchi a été arrêté. Je vais avoir la visite des Allemands".

Le temps de prendre le paquet, grand comme un jeu de cartes, et de retourner à mon bureau en traversant la rue de la Vallée, les Allemands étaient déjà arrivés dans son bureau et l'avaient emmené. Je n'ai rien aperçu !

J'avais peu de contact avec les gens de l'Administration mais on ne parlait jamais de son activité dans la Résistance. En 40 et début 41, on se méfiait des communistes, on ne



communiquait rien entre groupes de résistants (comme le Front de l'Indépendance, l'Armée Secrète, le Renseignement, etc.), et chacun soupçonnait l'autre. On avait ainsi tout le temps l'impression d'être seul, à part les trois contacts de son groupe. Certains fonctionnaires, qui ont prétendu ensuite avoir été actifs dans la résistance, travaillaient consciencieusement et donnaient l'impression de ne participer à rien, d'être passifs, alors que moi et d'autres, on sabotait notre travail professionnel. C'était une atmosphère curieuse. J'avais été désigné par le Ministre du Ravitaillement à l'Administration communale d'Ougrée. J'ai été licencié en 1943 sans en connaître la raison, je n'ai jamais su quelle autorité avait pris la décision..

Le docteur Gilles a été fusillé (voir l'article sur le docteur Gilles).

D'autres docteurs ont pris la relève alternativement dans le service et puis ce fut le docteur Freson. Ma femme a fonctionné jusqu'au début des années 60. Elle était très respectée parce que, dans le cadre de sa profession médicale, elle n'acceptait aucun compromis, elle ne tolérait vraiment aucune infraction. Je rencontre encore des personnes, surtout des anciens élèves, qui se souviennent d'elle. Elle est décédée en 1970 après une longue maladie. En dehors de son travail, elle s'occupait assez souvent de personnes en difficulté. Je me souviens d'un jeune ménage étranger dont la femme est décédée en accouchant de jumeaux. Ce jeune ménage avait acheté à crédit tout ce qui était nécessaire pour la vie quotidienne. Cette catastrophe plaçait la personne dans l'embarras pour payer les traites: mon épouse a obtenu, non sans mal, l'acquittement de la dette.

## SOUVENIRS DE G.H.

### Hygiène scolaire et pauvreté à Ougrée

Bébé n'est pas content.  
Ce qu'il lui faut? Un  
second plat de Maizena,  
son aliment favori.

**MAIZENA**  
le régal des enfants

Contre en-cas: a CORN PRODUCTS Co. (Département M) rue du Prince, Anvers, de dix enveloppes de grands paquets ou vingt enveloppes de petits paquets (la face du paquet suffit) il sera adressé franco et jusqu'à épuisement du disponible, une jolie CUILLERE à CAFÉ en métal blanc argenté de la Maison Wollers Frères de Bruxelles.  
Reçu de commande: 91011 - Corn Products Co. rue du Prince, Anvers.

Publicité de la revue A à Z, 1934 (document M. Dillmann)

Le médecin Gilles et l'infirmière Madame Robert avaient en charge l'hygiène scolaire à Ougrée.

Les poux étaient fréquents: quand un écolier en avait, alors toute la classe était contaminée, et même à la maison, il fallait prendre des précautions ! Beaucoup de jeunes ont eu le crâne rasé. Certains élèves ne se lavaient pas souvent, environ un sur dix sentait mauvais.

Pendant la guerre, quand il y a eu pénurie de nourriture, l'instituteur jugeaient à leur physique ceux qui étaient "débiles": ils avaient alors droit à une ration de soupe supplémentaire, des petits pois, des sardines, etc., et à des vitamines en granulés. La soupe était distribuée à tous. Les familles nombreuses avec cinq, six enfants, et qui logeaient souvent avenue du Centenaire et au Beau-Site, avaient de la peine à se nourrir. Les pauvres se cachaient, ils cheminaient tête baissée; parmi eux, aussi beaucoup de vieux avec une faible pension: pour donner un exemple de 1947, je gagnais comme garçon de bureau à Ougrée-Marihaye fort peu, 1300 F par mois, et un couple de vieux touchait environ 1800 F pour *trois* mois !

A un moment donné, pendant la guerre, on a subi une épidémie de gale; d'après le médecin, la maladie était spéciale, due au manque de nourriture car elle a frappé tous les enfants sans

distinction, bien lavés ou mal lavés, etc.

(M<sup>me</sup> GARRAY.)

Air : « De mon temps » de l'opérette « Ta bouche ».

1<sup>er</sup> COUPLET

On riquève bin pus simplemint  
Di nosse tîmps  
On n' voléve nin fer tant l' malin  
Dè vix tîmps  
Nos estîz s' t'ine voleie d'êfants  
P'tits è grands  
Nos n' magnî turtos qu' dè neûr pa  
L'ovri ni gangnive wère  
C'esteût dès p'tits salaires  
On d'morève bin è s' d'gîse  
Po passer l' size  
Dè vix tîmps  
On respectève sès vix parints  
Dè vix tîmps  
On s'amusève avou rin  
A l' fiesse on fève dè l' doreie  
Et nos strumî on bai noû vantrin  
C'esteût s' t'ine djoie sins parèye  
Di nosse tîmps  
Di nosse tîmps

2<sup>me</sup> COUPLET

Nosse papa qu'esteût s' t'on houyeu  
Corèdgetx  
Nos guidève sos l' vòye di l'oneûr  
Dji r' x'el djoûre  
Li galant, aveût l' dreût dè r' ni  
Li djûdi  
Les autes djous on n' wèzève bodgi  
A bal sos ine annèye  
On n'y allève qu'ine seule fève  
Avou m' papa et m' mame  
Qui d'moriz l' cou sos l' hame  
Dè vix tîmps  
Ah ! mon diu comme on s' plaihive bin  
Dè vix tîmps  
On polève creûre àx doux siermint  
C'esteût comme si Dieuw lu minme  
Yis appoèrtève li Saint Sacremint  
Qwand vosse monkeûr dlhève « Dji r' x'ainme »  
Dè vix tîmps  
Dè vix tîmps

Extrait d'une revue de 1935, Dites donc, vous, là, jouée à la Concorde, rue du Chêne.

(traduction:

1e couplet: On vivait bien plus simplement/De notre temps/On ne voulait pas faire tant le malin/Dans l'ancien temps/Nous étions une volée d'enfants/Petits et grands/Nous ne mangions tous que du pain noir/L'ouvrier ne gagnait pas beaucoup/C'était de petits salaires/On restait bien au logis/Pour passer la soirée/Dans l'ancien temps/On respectait ses vieux parents/Dans l'ancien temps/On s'amusait avec rien/A la fête, on faisait de la tarte/Et on étrennait un joli tablier neuf/C'était une joie sans pareille/De notre temps/De notre temps;

2e couplet: Notre papa qui était un mineur/Courageux/Nous guidait sur la voie de l'honneur/Je vous jure/Le fiancé avait le droit de venir/Le jeudi/Les autres jours, on n'osait bouger/Au bal, sur une année/On n'y allait qu'une seule fois/Avec papa et maman/Qui restaient le cul sur le banc/Dans l'ancien temps/A mon Dieu, comme on s'amusait bien/Dans l'ancien temps/On pouvait croire aux doux serments/C'était comme si Dieu lui-même/Vous apportait le Saint Sacrement/Quand votre chéri disait: "Je vous aime"/Dans l'ancien temps/Dans l'ancien temps.)

## SOMMAIRE

Un petit mot d'introduction.....	2
Les fêtes de quartier.....	2
Quelques distractions: la Maison du Peuple, les "Loisirs", etc. ....	10
Le théâtre en wallon de Seraing.....	15
Actualités d'hier et d'aujourd'hui.....	233
Les soins de santé (et les vieux remèdes).....	288
La santé à l'école.....	400